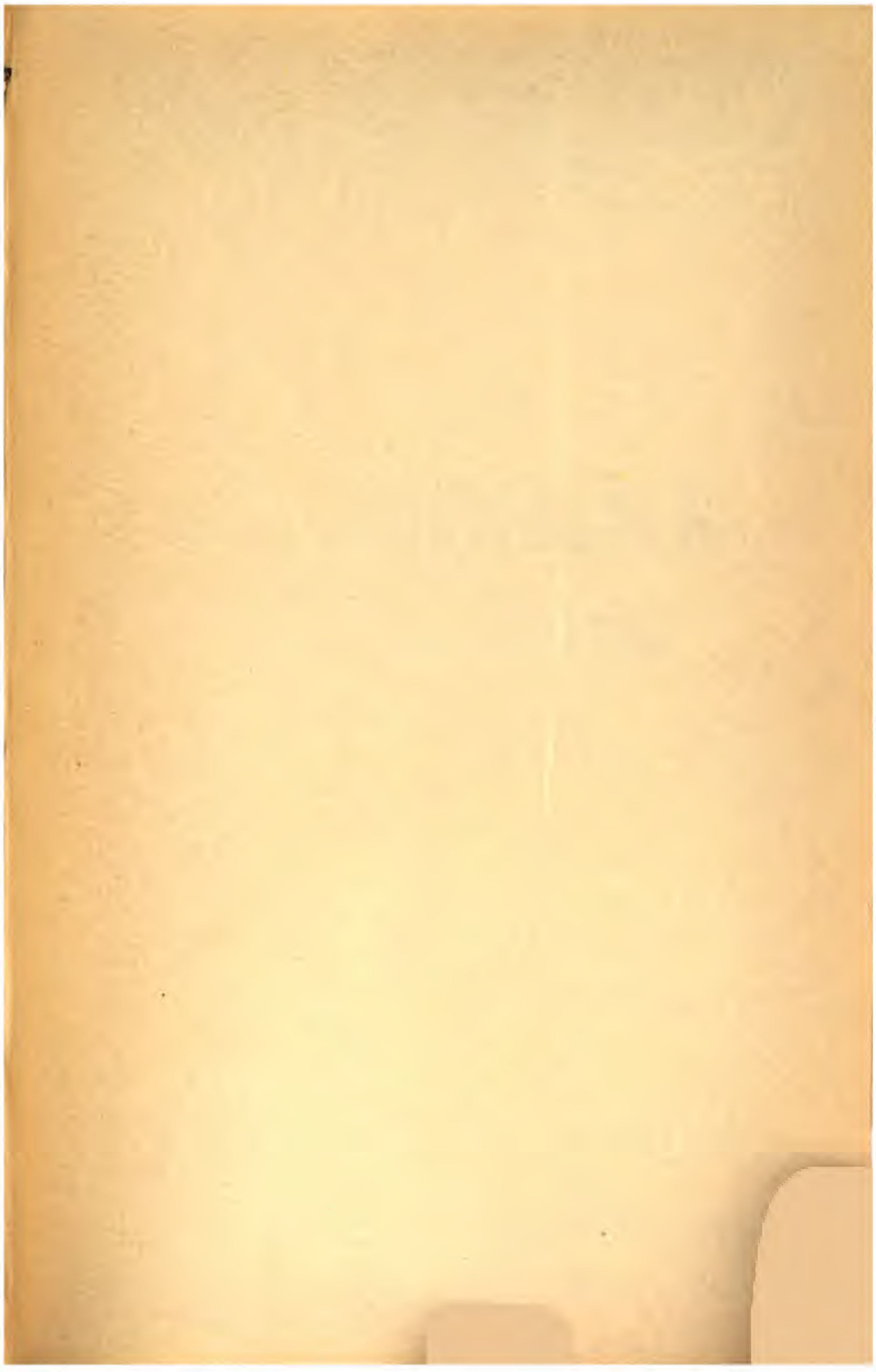




PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE
DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS
ET DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

COMPIÈGNE
PIERREFONDS

MICHELIN & Cie — PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS — CLERMONT-FERRAND



Vue générale du vieux Compiègne, avec ses remparts et le pont en avant duquel Jeanne d'Arc fut faite prisonnière.

COMPIÈGNE

APERÇU HISTORIQUE

Compiègne paraît remonter à l'époque romaine. La cité primitive, simple groupement de quelques maisons, se trouvait, selon l'opinion généralement admise, à 2 km. environ au sud-ouest de la ville d'aujourd'hui (faubourg actuel de Saint-Germain) ; cette station était traversée par une route qui raccourcissait le trajet entre Beauvais et Soissons, d'où le nom donné à Compiègne : *Compendium*, raccourci.

Le bourg commença à prendre de l'importance à l'époque mérovingienne, puis sous le règne des Carlovingiens. Les rois francs y possédèrent un palais et une maison de chasse où ils vinrent fréquemment. Charles le Chauve, qui eut une grande prédilection pour la résidence de Compiègne, y fit bâtir, près des bords de l'Oise, un vaste château-fort pour se défendre contre les Normands. Il en subsiste encore, à demi ruinée, une tour appelée aujourd'hui : Tour Jeanne d'Arc (*Voir page* 48). Charles le Chauve y fonda également une abbaye, détruite sous la Révolution, qui conserva, à partir du xᵉ siècle, les reliques de saint Corneille, et fut pendant plusieurs siècles la plus riche et la plus puissante communauté religieuse de toute la région.

Compiègne au Moyen-Age.

Au xiiᵉ siècle, les habitants de Compiègne s'émancipèrent et fondèrent une commune qui reçut en 1153, de Louis VII, sa charte conservée à l'Hôtel de Ville. La cité fut gouvernée par des « attournés » et eut une maison commune : le « Parlouère aux Bourgeois ». Aux assemblées annoncées au son de la cloche, devaient se rendre tous les habitants sous peine de douze deniers d'amende.

Pour récompenser la ville de la bravoure de ses milices à Bouvines, Philippe-Auguste confirma la charte, et Compiègne promit fidélité éternelle au Roi. La ville porte comme devise : « *Regi et regno fidelissima* » (Très fidèle au roi et au royaume).

Saint Louis eut une prédilection pour Compiègne. Il fit reconstruire l'Hôtel-Dieu Saint-Nicolas, pauvre et mal installé, et le dota d'importants revenus. Cet Hôtel-Dieu était sur l'emplacement actuel de l'église Saint-Nicolas.



SAINT LOUIS OUVRE LES PORTES DE L'HOTEL-DIEU AUX MALADES ET AUX INFIRMES.
Peinture de Fournier-Sarlovèze père, dans la Salle des Séances du Conseil municipal, à l'Hôtel de Ville. (E. Hutin, phot., Compiègne).

Des fêtes splendides, joutes et tournois, furent organisées à Compiègne à l'occasion du mariage du frère du roi.

A la même époque, des fortifications continues, dont quelques fragments subsistent encore dans des propriétés privées, situées entre la rue des Domeliers et celle de Pierrefonds (*Voir plan page* 35) entourèrent la cité. Charles V compléta, plus tard, le système de fortifications, en faisant élever les hauts murs flanqués de tours demi-cylindriques qui soutiennent actuellement les terrasses du château (*Photo p.* 34). Les remparts étaient percés de quatre portes aujourd'hui disparues, auxquelles s'ajouta, au XVIe siècle, la porte Chapelle qui existe encore. (*Voir page* 34).

Jeanne d'Arc à Compiègne.

Après une ère de prospérité, le malheur s'abattit sur Compiègne pendant la guerre de Cent ans.

De 1408 à 1430, la ville est huit fois assiégée, prise et reprise par les Bourguignons, les Armagnacs, les troupes royales ou les Anglais.

Jeanne d'Arc y séjourne une première fois en 1429 ; elle accompagne le roi Charles VII qui est « moult honorablement reçu en grande liesse ».

L'année suivante, apprenant que les Bourguignons assiègent la cité, elle accourt, le 13 mai 1430, dans la « bonne françoise ville de Compiengne » ; elle loge rue de l'Etoile, près de la place du Change, en face du grenier à sel devenu plus tard la halle à viande (*Voir page* 43). Elle quitte bientôt la ville pour chercher du renfort. Elle recrute rapidement de nombreux hommes d'armes et décide, le 22 mai, de revenir à Compiègne : « Nous suymes assez, déclare-t-elle, je iray voir mes bons amis de Compiengne. »

Le 23 mai au matin, elle rentre en ville et ordonne une sortie pour le soir même. Les assiégeants occupaient alors toute la plaine au nord de l'Oise et n'étaient séparés de la cité que par un pont qui s'élevait à 300 mètres en aval du pont actuel, dans le prolongement de la rue appelée maintenant rue Jeanne-d'Arc.



La croix indique l'endroit approximatif où Jeanne d'Arc fut prise, le 24 mai 1430.

Il s'agit, pour Jeanne, de refouler les Bourguignons des prairies qui bordent, sur la rive nord, l'Oise, et de les repousser au delà de Margny-sur-Clairoix et Coudun.

Vers cinq heures, elle franchit l'Oise, montée sur un coursier gris pommelé, vêtue d'un manteau cramoisi tout brodé d'or, suivie d'un écuyer qui porte sa bannière, et de ses compagnons d'armes.

Elle charge les avant-gardes bourguignonnes, qui, surprises, se replient. Mais l'alarme se répand vite dans les rangs ennemis et les réserves bourguignonnes et anglaises accourent de Clairoix, de Coudun et de Venette. La lutte devient furieuse. Par deux fois, Jeanne « reboute » les Bourguignons jusqu'à leur camp, puis doit reculer.

Une nouvelle attaque échoue, et l'arrivée des troupes de Coudun oblige à la retraite. Au même moment, les Anglais, accourus de Venette, se glissent dans les prairies au bord de l'Oise et prennent les Français à revers. Saisis de panique, ceux-ci s'élancent dans les barques pour repasser la rivière ou fuient en hâte vers le pont.

Cependant, Jeanne refuse de reculer et continue à combattre, sans s'apercevoir du danger... Enfin, son « maître d'hostel » prend son cheval par la bride et le ramène vers le pont. Mais Jeanne veut couvrir



JEANNE D'ARC EST FAITE PRISONNIÈRE, *d'après Fournier-Sarlovèze père.*
A l'Hôtel de Ville de Compiègne, dans la Salle des Séances du Conseil Municipal
(E. F -viègne).



JEANNE EST ENTOURÉE ET PRISE A COMPIÈGNE, *d'après Lenepveu.* (*Cliché L. L.*).

la retraite « comme chief et comme le plus vaillant du troupeau ». Les Anglais lui barrent la route. Elle agite sa bannière, elle crie à l'aide... Vainement. Le Gouverneur de Compiègne, craignant de voir forcer la tête du pont, fait lever le pont-levis et baisser la herse !...

A quelques mètres du pont, une mêlée furieuse s'engage. Jeanne essaye de charger, mais son cheval, serré de toutes parts, ne peut se dégager. Enfin un archer la tire en arrière par les pans de son manteau cramoisi, la désarçonne, la jette à terre. Jeanne est prise et emmenée à Margny, tandis que, dans les rangs des Anglais et des Bourguignons, s'élèvent de « grans criz et esbaudissements... »

Après la capture de Jeanne d'Arc, le siège de Compiègne se prolongea cinq mois. Les habitants opposèrent à l'ennemi une « grande et vertueuse résistance » et l'obligèrent finalement à abandonner l'attaque (25 octobre 1430). La ville fut très éprouvée : 544 maisons ou hôtels furent atteints par les bombes ou incendiés; mais, rapidement, on répara tous les dégâts.



LA PRISE DE JEANNE D'ARC, *d'après une gravure du temps.*

Compiègne, résidence royale.

A partir du XVIe siècle, tous les événements importants de l'histoire de Compiègne se passent au Château. En raison du voisinage immédiat de la forêt, la ville devient une des résidences favorites des rois de France. Presque tous viennent faire de longs et fréquents séjours dans la demeure royale ou « Louvre » édifiée sous Charles V, à l'emplacement du palais actuel. Compiègne est une étape habituelle pour les rois au retour du sacre.

La ville devient « le séjour ordinaire et la principale retraite » d'Henri IV. Son fils, Louis XIII, réside aussi à plusieurs reprises au Château ; il y exile, après la journée des Dupes (1631), sa mère, Marie de Médicis, qui s'enfuit bientôt à l'étranger.

Pendant la Fronde, Louis XIV habite Compiègne avec Anne d'Autriche ; il reçoit au Palais la soumission des principaux ligueurs, le prince de Conti, le coadjuteur de Retz, Mme de Chevreuse... Durant son règne, il ne fait pas moins de 75 séjours à Compiègne, marqués, la plupart du temps, par des fêtes magnifiques et des réceptions fastueuses. Un de ces séjours, celui de 1698, à l'apogée de la puissance du Grand Roi, est resté célèbre. Sous prétexte de perfectionner l'instruction militaire de son petit-fils, le duc de Bourgogne, en réalité pour récréer Mme de Maintenon, Louis XIV rassemble, dans un vaste camp situé dans la plaine entre Coudun et Margny, 60.000 soldats qui, pendant vingt-cinq jours, manœuvrent sous les yeux de la Cour. Jamais il n'y eut, écrit dans ses mémoires, Saint-Simon, « spectacle si éclatant, si éblouissant »...

Louis XV vient aussi, fréquemment à Compiègne ; il fait reconstruire entièrement le Château (*Voir p.* 12), y signe en 1768 le traité de Gênes, qui donne la Corse à la France, et, deux ans plus tard, y reçoit l'archiduchesse Marie-Antoinette, fiancée au Dauphin.




Le camp de Coudun.

Compiègne, résidence impériale.

Compiègne traverse, sans grand dommage, la Révolution, et reprend, à la fin de l'Empire, sa vie animée des siècles précédents.

Le Palais devient, en 1806, maison impériale ; il sert, en 1808, de résidence au roi d'Espagne Charles IV déchu de son trône ; en 1810, Napoléon y rencontre pour la première fois Marie-Louise.

Cette entrevue eut lieu le 27 mars 1810 ; elle fut suivie d'un dîner, pendant lequel Napoléon demanda au cardinal Fesch, en présence de Marie-Louise : « N'est-ce pas vrai, mon oncle, que nous sommes bien mariés ? — Oui, Sire... d'après les lois civiles », répondit Fesch.

Retenant seulement l'affirmation, sans vouloir entendre la restriction, le soir même, Napoléon, tandis que le carrosse qui devait l'emmener quittait à grand bruit le palais, prenait le chemin des appartements de l'impératrice.

Quatre ans plus tard, presque jour pour jour (1er avril 1814), 18.000 Prussiens attaquent Compiègne, mais sont repoussés avec grosses pertes par les 1.200 hommes de la garnison commandée par le major Chemin, qui fut blessé à mort sur la terrasse du Palais.

Peu de jours après, Louis XVIII, rentrant en France, s'arrête à Compiègne avant son entrée solennelle à Paris ; le prince de Talleyrand, les maréchaux de l'Empire, les grands personnages politiques viennent lui rendre hommage au Palais.

En 1815, les troupes alliées occupent Compiègne; Blücher loge, avec son état-major, au Château.

En 1832, est célébré, au Palais, le mariage de la fille de Louis-Philippe, la princesse Louise, avec le roi des Belges, Léopold Ier.

Le second Empire marque une nouvelle étape dans l'histoire de Compiègne. Le Palais est la résidence préférée de Napoléon III et de l'impératrice ; ils y viennent presque chaque année passer l'automne.

Pendant leur séjour, de grandes réceptions ont lieu, auxquelles sont conviés, par « séries », tous les grands personnages de l'Empire, toutes les notabilités politiques, toutes les célébrités des lettres, des sciences et des arts. Chaque « série » d'invités séjournaient d'ordinaire deux semaines au Palais pendant lesquelles les fêtes, les parties de plaisir, les soirées, se succédaient sans arrêt.

De grandes chasses étaient organisées, dont la curée se faisait à la tombée de la nuit, aux flambeaux, dans la cour d'honneur ; certains soirs, de brillantes représentations avaient lieu au petit théâtre du Palais (*Voir p.* 14); les autres jours, on jouait des comédies de salon, on improvisait des charades, on dansait, on soupait par petites tables...

Ces grandes réceptions annuelles ne prennent fin qu'en l'Année terrible. Le 20 septembre 1870, 300 Prussiens occupent Compiègne et s'installent au Palais, dans les appartements réservés aux invités des « séries ».

Ils le quittent, huit jours après, emportant comme souvenirs : neuf cents couvertures de laine, du vin, quelques pendules et divers autres objets.

Le 20 novembre suivant, le général von Manteuffel arrive à Compiègne et loge, avec son état-major, au Palais, qui est mis au pillage. Tout ce qui est linge, effets, matelas, disparaît et du 20 septembre 1870 au 12 mars 1871 la cave est vidée de 12.400 bouteilles de vin !...

Enfin, en octobre 1871, après 390 jours d'occupation, la ville et le Palais sont évacués.

Compiègne sous la troisième République.

Au début du xxe siècle, en septembre 1901, de grandes fêtes furent données à Compiègne en l'honneur du tsar Nicolas II et de la tsarine qui, pendant trois jours, habitèrent au Palais les anciens appartements de Napoléon et de Marie-Louise.

Sous-préfecture de l'Oise, Compiègne comptait avant la guerre 17.046 habitants, sans parler de l'importante colonie des nombreux touristes que lui valait la proximité de la forêt. La ville est, en effet, depuis des siècles, un lieu de séjour particulièrement recherché.

Oncque ne sort de Compiengne
Qui volontiers n'y reviengne,

affirme déjà un vieux dicton du temps jadis.

Aujourd'hui, aux abords du parc, sous les ombrages des premiers arbres de la forêt, s'étend un charmant quartier aux larges avenues bordées d'élégants hôtels et de somptueuses villas.

Mais Compiègne n'est pas seulement un centre de villégiature très fréquenté. Sa situation sur la grande voie ferrée de Paris à Bruxelles et aux bords de l'Oise, lui vaut d'autres avantages. Un mouvement continu de batellerie anime la rivière, devenue grande artère navigable depuis qu'elle a été grossie par l'Aisne à 2 km. en amont de la ville et qu'un canal latéral, partant de Janville, l'a mise en communication avec les canaux du Nord de la France. A Compiègne, passaient avant la guerre, chaque année, des milliers de chalands et péniches chargés de charbon, de bois, de vin, les uns venant du Hainaut, des Flandres, d'Artois, les autres, de Lorraine, de Champagne, des Ardennes.

Compiègne pendant la guerre.

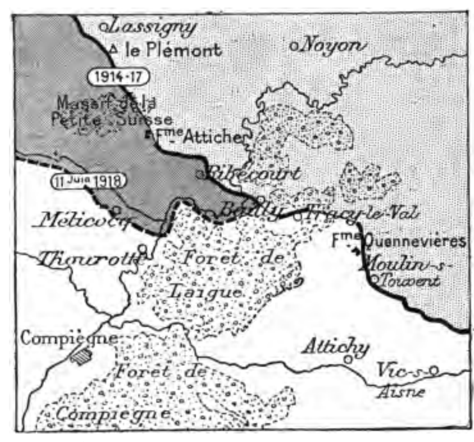
A la fin du mois d'août 1914, après la bataille de Charleroi, puis celle du Cateau, les armées adverses glissent vers le sud-ouest et le sud. Le maréchal French et le grand état-major de l'armée anglaise, se fixent à Compiègne. Ils s'installent le 27 août au soir au Palais ; mais, quatre jours après, dans la matinée du 31, ils doivent quitter la ville devant l'avance foudroyante des Allemands. Des uhlans arrivent dans la soirée du même jour à Compiègne que l'ennemi occupe en nombre le lendemain, 1er septembre.

Pendant quelques jours, presque sans arrêt, des troupes de toutes armes défilent au pas de parade, et en hurlant la « Wacht am Rhein », à travers la ville. Le Palais est occupé successivement par plusieurs états-majors, et notamment par celui de l'armée de Von Klück.

Puis subitement — répercussion de la défaite allemande sur la Marne — les troupes impériales refluent sur Compiègne ; couvertes de poussière, épuisées de fatigue, souffrant de la faim et de la soif, elles traversent en hâte et parfois en désordre la ville, gagnant la rive nord de l'Oise. Le 12 septembre, les derniers Allemands évacuent Compiègne, abandonnant, sans combat, les tranchées et ouvrages de défense qu'ils avaient organisés tout autour de la cité, dans le parc du château et aux abords de la forêt. Le 13 septembre au matin, des dragons français reprennent possession de Compiègne.

Pendant les douze jours que dura l'occupation, les habitants furent brimés par les injonctions de la Kommandantur, soumis à des vexations arbitraires et frappés de lourdes impositions, l'ennemi ne signala toutefois sa présence par aucun acte de violence. A part le sac de l'Hôtel des Postes, la ville ne souffrit aucun dommage sérieux ; le

Palais fut respecté, et de ses richesses artistiques, sauf quelques objets emportés à titre de «souvenirs », rien ne disparut.



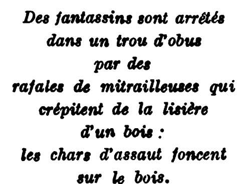
Le front, au nord-est de Compiègne, de 1914 à mars 1917, et la ligne extrême atteinte par les Allemands pendant leur offensive sur Compiègne en juin 1918.

Mais si Compiègne se trouve délivrée, dès le milieu de septembre 1914, elle ne peut être dégagée et demeure en pleine zone de guerre. Le front de tranchées se fixe à une quinzaine de kilomètres au nord-est, dans la région de Ribécourt-Lassigny, et il reste le même jusqu'à la retraite allemande de mars 1917. A la fin de mars 1918, les Allemands s'accrochent de nouveau presqu'aux portes de Compiègne ; après leur offensive du 8 juin, qui avait pour premier objectif la prise de la ville, et qui fut enrayée par la contre-offensive immédiate du général Mangin, ils n'en sont guère à plus de 10 kilomètres.

Enfin, à la fin d'août 1918, l'offensive irrésistible, déclenchée le 8 août de la Somme à l'Aisne par le maréchal Foch, reporte le front au delà de la région de Noyon, et Compiègne est définitivement dégagée. *Voir les Guides* : **Les batailles de Picardie** et **Noyon-Roye-Lassigny.**



Des chars d'assaut Saint-Chamond franchissant la voie ferrée de Montdidier à Estrées-Saint-Denis.



Des fantassins sont arrêtés dans un trou d'obus par des rafales de mitrailleuses qui crépitent de la lisière d'un bois : les chars d'assaut foncent sur le bois.



PENDANT LA CONTRE-OFFENSIVE DU GROUPE DE DIVISIONS MANGIN QUI SAUVA COMPIÈGNE EN JUIN 1918.

Photos extraites du Guide Illustré : **Noyon-Roye-Lassigny.**



COMPIÈGNE EN 1918. *Une barrière autour d'un trou d'obus, rue de Pierrefonds.*

Au total, d'août 1914 à août 1918, la ville resta pendant trente-cinq mois à portée du canon ennemi, et durant cette longue période les Allemands s'acharnèrent fréquemment sur la cité qu'ils n'avaient pu garder en leur pouvoir.

Pendant la guerre de tranchées, les bombardements, surtout aériens, ne causèrent relativement que peu de dégâts matériels. Mais les bombes d'avions ou de zeppelins firent plusieurs victimes parmi la population civile. De temps à autre toutefois, une pièce à longue portée, un « 380 », spécialement installé à cet effet dans la forêt de Coucy, tira sur la ville.

En dépit des bombardements intermittents, la vie reprit dès le départ des Allemands. La plupart des habitants ne tardèrent pas à regagner leurs foyers, et la présence constante de nombreux militaires donna à la cité une animation bien plus grande qu'en temps de paix. Cette animation ne fit que croître, lorsqu'en avril 1917 vint s'installer au Palais, le Grand Quartier Général français, qui y demeura jusqu'à la fin de mars 1918.

Mais la présence de l'État-Major général de l'armée fit disparaître la tranquillité relative de la ville. Des avions ennemis vinrent de plus en plus fréquemment la survoler et jeter un peu partout des bombes, notamment sur la gare et aux alentours du Palais.

Cependant, les dommages les plus importants causés à la cité ne datent que de l'année 1918. A partir de la fin de mars, mais surtout en juin, d'innombrables obus, bombes ou torpilles, explosèrent dans



DES HABITANTS ATTENDENT DEVANT LA GARE LE TRAIN D'ÉVACUATION. (*Mars* 1918).



UN INCENDIE A L'ANGLE DE LA RUE DES TROIS-BARBEAUX ET DE LA PLACE DU MARCHÉ-AUX-HERBES. (*Voir p.* 47).

la ville évacuée par ses habitants. Il en fut de même en août, lorsque l'offensive du maréchal Foch contraignit les Allemands à perdre tout espoir de marcher sur Paris.

Leur rage impuissante se manifesta par de furieux bombardements ; presque toutes les nuits de la deuxième quinzaine d'août, des avions accomplirent des raids de grande envergure sur Compiègne, causant de sérieux ravages dans tous les quartiers de la ville.



LE PENSIONNAT DE LA COMPASSION OU ÉTAIT INSTALLÉ UN HÔPITAL, *rue de la Sous-Préfecture.* (*E. Hutin phot., Compiègne*)

—



PALAIS DE COMPIÈGNE. — LA FAÇADE SUR LA PLACE DU PALAIS. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

LE PALAIS DE COMPIÈGNE

Historique et extérieur du Palais.

A l'emplacement du Palais actuel, s'éleva sous Charles V, en 1374, un premier Château, qui n'avait pas le tiers de la superficie de celui d'aujourd'hui. Il était très simple : quatre principaux corps de logis, de forme irrégulière, entouraient une cour centrale, qui occupait une partie de la surface de la Cour d'Honneur actuelle.

A partir de Charles VII, presque tous les rois de France séjournèrent dans ce château. Ils entretinrent avec soin les bâtiments, les embellirent et les agrandirent. Louis XIV, notamment, se fit construire de nouveaux appartements, face à la forêt. Le Grand Roi, toutefois, n'eut pas la même prédilection que ses prédécesseurs pour cette résidence : « Je suis logé, disait-il, à Versailles en roi, à Fontainebleau en prince, à Compiègne en paysan. »

Louis XV ordonna la reconstruction totale du Palais.

L'architecte Jacques Gabriel, chargé de la direction des travaux, soumit en 1738 à l'agrément de Louis XV un plan qui ne manquait ni de grandeur, ni de magnificence.

« La principale façade donnera sur une terrasse en face de la grande « plaine qui aboutit à la forêt ; elle sera composée d'un bel avant- « corps, orné d'un ordre d'architecture soutenu par un entablement « fort riche, couronné d'une balustrade régnant tout autour du bâ- « timent. Cet avant-corps, qui formera l'appartement du Roi, sera « accompagné de deux grandes parties de bâtiments en arrière-corps, « dont l'un est destiné à l'appartement de la Reine et l'autre composera « celui du Dauphin. La terrasse, de plain pied à ces trois principaux « appartements, conduira, par des degrés très décorés, au nouveau « jardin, en face du Château, dans la plaine. L'ancien mur des remparts « de la ville, qui soutient les terres de la terrasse, sera supprimé et « fondé en avant sur le terrain du jardin. On le décorera de pilastres, « de tables d'attente, de cordons d'architecture et d'une balustrade « servant de couronnement. »

Mais Jacques Gabriel, puis son fils Jacques-Ange Gabriel qui lui succéda en 1742 et fut le vrai constructeur du Palais actuel, furent très gênés pour réaliser ce projet. Obligés, en effet, de ne démolir les vieux bâtiments que l'un après l'autre, au fur et à mesure qu'étaient achevés

les nouveaux, ils ne purent faire table rase du château primitif. Ils durent élever sur les fondations anciennes les principaux corps de logis du nouveau palais. Aussi celui-ci se ressent-il, dans son plan général, des difficultés inhérentes à sa construction : il affecte, dans l'ensemble, une disposition triangulaire ; les deux grandes façades, complètement asymétriques, sont orientées l'une vers la forêt, l'autre vers la ville, et elles se raccordent par des bâtiments « irréguliers et comme entassés les uns sur les autres », ainsi que l'écrivait en 1780 un voyageur.

Les travaux commencèrent vers 1740. Sans toucher d'abord au vieux château, on agrandit sa superficie en élevant différents corps de bâtiments autour de la cour de la Chapelle, puis l'aile gauche de la façade sur le parc. Une grande partie des nouvelles constructions formèrent les *Petits Appartements*, réservés aux favorites de Louis XV, meublés et décorés avec le plus grand luxe ; ils ont aujourd'hui disparu, faisant place à la grande Galerie des Fêtes (*Voir plan, p.* 17). Dans ces *Petits Appartements*, dit un historien du Palais (Pelassy de l'Ousle), « le roi réunissait ses maîtresses et quelques courtisans intimes et se livrait sans réserve en cette retraite mystérieuse aux passions qui s'étaient si rapidement développées en lui ». Quant au nouveau pavillon sur le parc, il devint l'appartement du Dauphin.

Après une interruption de plusieurs années, faute de ressources, les travaux reprirent en 1764. Gabriel refit le côté ouest de la Cour d'Honneur, puis il s'attaqua à la série de bâtiments situés de l'autre côté de la cour. Entièrement démolis, ils furent remplacés par une construction de forme triangulaire, dont une façade forme aujourd'hui à l'est la Cour d'Honneur, et l'autre forme l'aile droite de la grande façade sur les jardins. Cette aile, dite *Aile de la Reine*, ne fut terminée qu'après la mort de Louis XV ; les appartements reçurent alors pour la nouvelle reine, Marie-Antoinette, la belle décoration qui subsiste encore. Le pavillon qui ferme au nord la Cour d'Honneur fut simplement remanié.

En 1780 il restait encore à achever le pavillon central sur le parc remontant à Louis XIV. Conformément au projet de 1738, le pavillon forma avant-corps sur les deux ailes qui l'encadraient et une nouvelle façade, avec au centre un portique à quatre colonnes surmonté d'un entablement et d'un fronton, fut élevée à l'alignement actuel. Intérieurement, les appartements furent agrandis et complètement restaurés ; réservés au roi, ce furent les plus beaux du château, s'ouvrant sur les magnifiques perspectives de la forêt. En même temps, devant la nouvelle façade, on aménagea la *Grande Terrasse* que prévoyait le projet de Gabriel ; bordée par une balustrade, reliée aux jardins par des « degrés très décorés », elle remplaça un profond fossé, reste de l'enceinte du château de Charles V.

Vers 1786, le nouveau Palais de Compiègne était dans son ensemble terminé. Les travaux, souvent interrompus, avaient duré près de cinquante ans.

Délaissé sous la Révolution, affecté ensuite à un prytanée militaire, puis à une école d'Arts et Métiers, le Palais devint en 1806, maison impériale. Il se trouvait dans un état lamentable. Napoléon fit aussitôt procéder aux réparations nécessaires, puis il entreprit de gros travaux de restauration. Les appartements furent presque tous refaits et ornés au goût du jour : « Tout l'intérieur fut embelli et décoré à la moderne ».

Percier et Fontaine élevèrent, dans le pavillon au fond de la Cour d'Honneur, le grand escalier à double rampe conduisant à la Salle des Gardes ; et à l'emplacement des « Petits Appartements » ils édifièrent

la grande *Galerie des Fêtes*. Ce fut le dernier important travail exécuté au Palais de Compiègne. Toutes ces transformations, du reste, ne satisfirent qu'à moitié Percier et Fontaine. « Si les sommes qu'il a « fallu dépenser dans les résidences des souverains, écrit M. Fontaine, « pour rendre commode un amas de vieilles bâtisses, avaient été « employées à l'érection d'un édifice entièrement neuf, le Château « de Compiègne, aujourd'hui peu remarqué, serait cité comme le « modèle des résidences de France. »

A l'extrémité nord du Château, en dehors des bâtiments proprement dits, se trouvait l'ancien *Jeu de Paume*, construit sous Louis XV. En 1832, à l'occasion du mariage de la princesse Louise, fille de Louis-Philippe, avec le roi des Belges, il fut transformé en vingt-quatre heures en un théâtre complet, décoré de riches tentures rouges et or.

Pendant le second Empire, des représentations d'un éclat particulier y furent données. Devant les invités de chaque « série », une troupe parisienne venait jouer la comédie. A ces représentations, les dames de la Cour se pressaient à l'amphithéâtre, et les galeries étaient occupées par les femmes des notables du pays, toutes décolletées et en grande toilette. Au parterre, se pressaient les officiers et les fonctionnaires, tous en tenue; les premières loges étaient réservées aux autres notabilités qui ne portaient point d'uniforme; les employés occupaient les secondes loges et les domestiques le dernier étage; ceux-ci, tout comme leurs maitres, devaient être en habit; et les femmes de chambre, en robes ouvertes, avaient des fleurs dans les cheveux. Cette disposition du parterre, rempli d'uniformes, et de l'amphithéâtre, corbeille de femmes décolletées et parées, offrait un ensemble particulièrement brillant.

Mais, lorsque triompha la mode de la crinoline, la salle ne put plus contenir que 500 spectateurs ou spectatrices alors qu'auparavant 800 pouvaient s'y presser. Aussi Napoléon III ordonna-t-il en 1864 la construction d'un nouveau théâtre. Celui-ci fut élevé en dehors du Palais, sur la rue d'Ulm, et relié au Château par un pont couvert jeté sur cette rue et une galerie bâtie au-dessus de la Cour des Cuisines (Galerie Natoire). Le nouveau théâtre allait être achevé lorsque le second Empire s'effondra; il ne fut jamais inauguré.

Le Palais de Compiègne couvre une superficie de plus de deux hec-



UN SALON D'ARTISTES DU FRONT, ORGANISÉ PAR LA 3e ARMÉE AU PALAIS DE COMPIÈGNE. (1916).



LE GRAND QUARTIER GÉNÉRAL AU PALAIS DE COMPIÈGNE, EN 1917.
Le général Pétain fait un rapport. Il est assis au bureau de Napoléon III, dans la chambre de Marie-Antoinette.

tares. S'il n'est, comme le Petit Trianon ou l'Ecole Militaire, dus au même Gabriel, une merveille d'élégance, c'est, du moins, un des monuments qui caractérisent le mieux, avec ses qualités et ses défauts, l'architecture classique telle que la concevait l'art antiquisant du XVIIIe siècle. L'ensemble, malgré l'irrégularité du plan, est majestueux et imposant par sa masse; les proportions sont simples, ordonnées avec art. Mais une grande monotonie s'allie à cette pureté de style. Aucune ornementation, aucun détail décoratif ne viennent, sur les longues façades, égayer la sévérité des lignes architecturales.

La façade à deux étages sur la place du Palais (*Photo p.* 12), qui comprend un pavillon de fond et deux ailes en retour, rappelle, par sa disposition générale, celle du Palais-Royal, à Paris. Un portique double, à colonnes doriques, couronné par une balustrade et long de 43 mètres, précède la vaste Cour d'Honneur et relie les deux ailes en retour.

Après la visite du Palais, on verra, du Petit Parc, la façade sur la forêt.

Les dégâts causés par la guerre.

Le Palais de Compiègne qui, après la tourmente d'août et de septembre 1914, abrita successivement un grand hôpital, puis le Grand Etat-Major Général et enfin le Quartier Général de la 3e Armée française (général Humbert), a subi d'importants dégâts. Le monument lui-même et le parc qui l'entoure n'ont pas reçu moins de 144 obus (dont un de 380), bombes ou torpilles d'avions. Une estimation approximative des dommages en a évalué le montant à environ trois millions.

Toutes les façades, ont été plus ou moins atteintes; par endroits elles ont été éventrées du comble à l'entresol. Partout, les corniches, les couvertures, les charpentes, les fenêtres ont été détériorées;

çà et là les toits crevés livrèrent passage à l'eau, qui se répandit dans les appartements intérieurs. Les plus graves dommages furents causés par les derniers bombardements d'août 1918. En l'espace de deux nuits, six grosses torpilles explosèrent sur le monument ou aux abords immédiats ; les bâtiments qui entourent la Cour des Cuisines, la Galerie des Fêtes, la Chapelle, la Galerie Natoire, les Petits Appartements, furent particulièrement éprouvés.

Le Palais avait été, par les soins de l'Administration des Beaux-Arts, dépouillé de ses richesses artistiques. Tout le mobilier précieux avait été mis en sûreté à l'arrière et l'on avait également procédé à la dépose des ensembles décoratifs des plus belles pièces ; nombre de panneaux sculptés et de boiseries anciennes, des plafonds marouflés, des dessus de portes avaient été soigneusement démontés et évacués.

Aussitôt après la fin des hostilités, d'importants travaux furent ordonnés pour réparer les dégâts de guerre et mettre hors d'eau le monument.

Tandis qu'ils s'exécutaient, un violent incendie se déclara dans la nuit du 13 au 14 décembre 1919, dans des pièces du Palais provisoirement affectées aux services de la Préfecture de l'Oise.

La partie centrale de la façade sur le parc fut consumée sur une longueur de 25 mètres. La Chambre de l'Empereur et le Salon voisin du Conseil, célèbres par les souvenirs historiques qu'ils évoquaient, furent complètement détruits, ainsi que les petits appartements de l'étage supérieur et quelques salles du rez-de-chaussée.

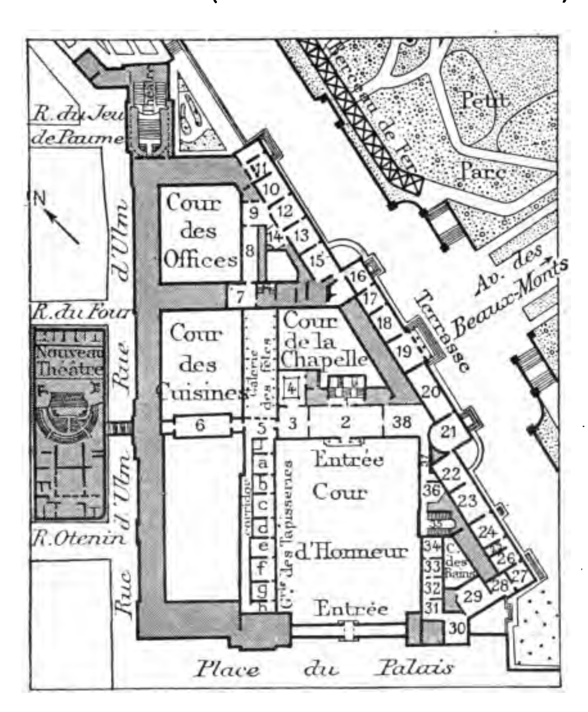
Enfin, plusieurs pièces, et notamment la Bibliothèque et le Salon des Familles, ont été plus ou moins gravement détériorées; heureusement le mobilier ancien n'avait pas encore été réinstallé.



PENDANT L'INCENDIE DU 14 DÉCEMBRE 1919. — (*E. Hutin, phot., Compiègne*).
Une partie de la façade sur le parc : Le Salon du Conseil, la Chambre à coucher et la Bibliothèque de l'Empereur (18, 17 *et* 16 *du plan ci-contre*). *En médaillon : le toit d'un bâtiment de la Cour des Bains.*

PLAN DU PALAIS DE COMPIÈGNE

LE PREMIER ÉTAGE (DE PLAIN PIED SUR LA TERRASSE)



On visite les appartements dans l'ordre indiqué par les numéros.

1. Escalier d'Honneur.
2. Salle des Gardes.
3. Salon de la Chapelle.
4. Chapelle.
5. Salon des Revues.
6. Galerie Natoire.
7. Salle des Cerfs.
8. Galerie Coypel.
9. Salle de stuc.

GRANDS APPARTEMENTS

APPARTEMENTS DE MARIE-LOUISE.

10. Salon des Fleurs.
11. Salon de Repos.
12. Salon des Dames d'honneur.
13. Chambre à coucher.
14. Boudoir.
15. Salon de Musique.

APPARTEMENTS DE NAPOLÉON Ier

16. Bibliothèque.
17. Chambre à coucher.
18. Salon du Conseil.
19. Salon des Familles.
20. Salon des Aides de camp.
21. Salle à manger.

APPARTEMENTS DE MARIE-ANTOINETTE.

22. Premier salon.
23. Deuxième salon.
24. Chambre à coucher.

PETITS APPARTEMENTS

25. Chambre bleue.
26. Chambre rouge.
27. Salon vert.
28. Chambre de l'Impératrice Eugénie.
29. Salon rouge.
30. Salon circulaire.

AILE DROITE SUR LA COUR D'HONNEUR

31. 32. 33. Tapisseries.
34. Salon des Armes de France.
35. Escalier d'Apollon.
36. Salon des Chasses.
37. Corridor de Granit.
38. Salon des Huissiers.



La rampe en fer forgé de l'Escalier d'Honneur. (*Cliché L. L.*)

—

Ci-dessus : La Salle des Gardes.

—

Ci-contre : Le Salon de la Chapelle. (*Clichés L. L.*)

—

L'Intérieur du Palais.

La visite des appartements se fait par groupes, sous la conduite d'un gardien qui donne des explications.

Sous réserve des modifications qui auront pu être apportées pendant la réinstallation du Palais, dont les principales richesses furent évacuées pendant la guerre, le visiteur trouvera dans ce Guide, pour chacune des pièces parcourues, de brèves indications lui signalant ce qui doit plus spécialement attirer son attention.

Un bel ESCALIER D'HONNEUR, avec une superbe rampe de fer forgé d'époque Louis XVI, et torchères de Paul Dubois et de Falguière, *donne accès aux appartements.*

SALLE DES GARDES : Sous le plafond plein cintre, curieuse corniche à modillons et bas-reliefs de la fin du XVIIIe siècle, représentant les combats et triomphes d'Alexandre.

Anciennes panoplies, armures, statues de dieux, de déesses et d'empereurs romains.

Groupes d'animaux de Frémiet.

SALON DE LA CHAPELLE : Tapisseries des Gobelins d'après des fresques de Raphaël, au Vatican (XVIIIe s.).

CHAPELLE : Agrandie en 1832 lors du mariage de la princesse Louise avec le roi des Belges, d'aspect froid, renferme deux tableaux intéressants : *Adoration des Bergers*, par le Parmesan ; *Jésus chez Simon le Pharisien*, par Véronèse. Dans la tribune est une *Sainte Catherine* de Léonard de Vinci.

SALON DES REVUES : Il doit ce nom à deux tableaux représentant : l'un, *la Revue Nocturne* (par Dietz); l'autre, *la Revue des Ombres* (d'après Raffet).

GALERIE DES TAPISSERIES : Elle comprend huit pièces qui forment l'aile gauche de la façade du Château, sur la Cour d'Honneur. C'étaient, sous le second Empire, les appartements des maréchaux et des principaux dignitaires de l'Empire. Un intéressant mobilier, de style Empire, y est conservé.



TAPISSERIES DES FLANDRES, DANS LA 5e PIÈCE DE LA GALERIE DES TAPISSERIES.
(Cliché L.L.).

Les huit pièces sont décorées de tapisseries d'une grande beauté, sorties, pour la plupart des ateliers de la Manufacture des Gobelins (*Photos ci-dessus, p.* 20 *et* 21) :

3 *premières pièces :* Histoire d'Esther, Gobelins, XVIIIe s.

4e *pièce :* Histoire de Jason et de Médée, Gobelins, XVIIIe s.; mobilier Directoire.

5e *et* 6e *pièces :* Tapisseries des Flandres du XVIIe s.; Chasses et Jeux d'enfants.

7e *et* 8e *pièces :* Suite et fin de l'Histoire de Jason et de Médée, Gobelins, XVIIIe s.







L'HISTOIRE D'ESTHER, TAPISSERIES DES GOBELINS DU XVIIIe SIÈCLE.
(*Dans les trois premières pièces de la Galerie des Tapisseries*). (*Clichés L.L.*)



L'HISTOIRE DE JASON ET DE MÉDÉE, TAPISSERIES DES GOBELINS DU XVIIIe SIÈCLE.
(4e, 7e *et* 8e *pièces*.) (*Clichés L.L.*).

On revient ensuite au Salon des Revues.

A gauche du Salon, une petite salle donne accès à la GALERIE NATOIRE, édifiée en 1869 pour faire communiquer le Palais avec le Nouveau Théâtre (*Voir p.* 14) et où sont exposées des peintures de Natoire, représentant des scènes de la vie de Don Quichotte, qui servirent de modèles pour l'exécution de tapisseries.



En haut : : LA GALERIE NATOIRE. (*Cliché L. L.*)
En bas : LA GALERIE DES FÊTES. (*E. Hutin phot., Compiègne*)

GALERIE DES FÊTES. — Construite sous le premier Empire, par Percier et Fontaine (*Voir p.* 14). Elle mesure 45 mètres de longueur, sur 13 mètres de largeur. Son plafond est supporté par vingt colonnes corinthiennes en stuc, à cannelures et chapiteaux dorés. Sa décoration est entièrement blanche et or.

Presque toutes les peintures, notamment celles du plafond (Batailles du premier Empire) sont de Girodet.

Aux deux extrémités de la salle, statue de Napoléon Ier et de sa mère Lætitia Bonaparte; l'empereur, debout, drapé en César romain; sa mère, assise. (Cette dernière statue est la copie de celle faite à Rome par Canova.)

SALLE DES CERFS. — Décorée de tableaux et panneaux peints.

GALERIE COYPEL. — Elle renferme une suite de peintures représentant l'histoire de Don Quichotte, exécutées par Charles Coypel (XVIIIe siècle) et très supérieures à celles de Natoire. Comme ces dernières, elles ont été reproduites en tapisserie.

SALLE DE STUC. — Beau portrait de Bonaparte, passant la revue de ses troupes après la victoire de Marengo, par Gros.

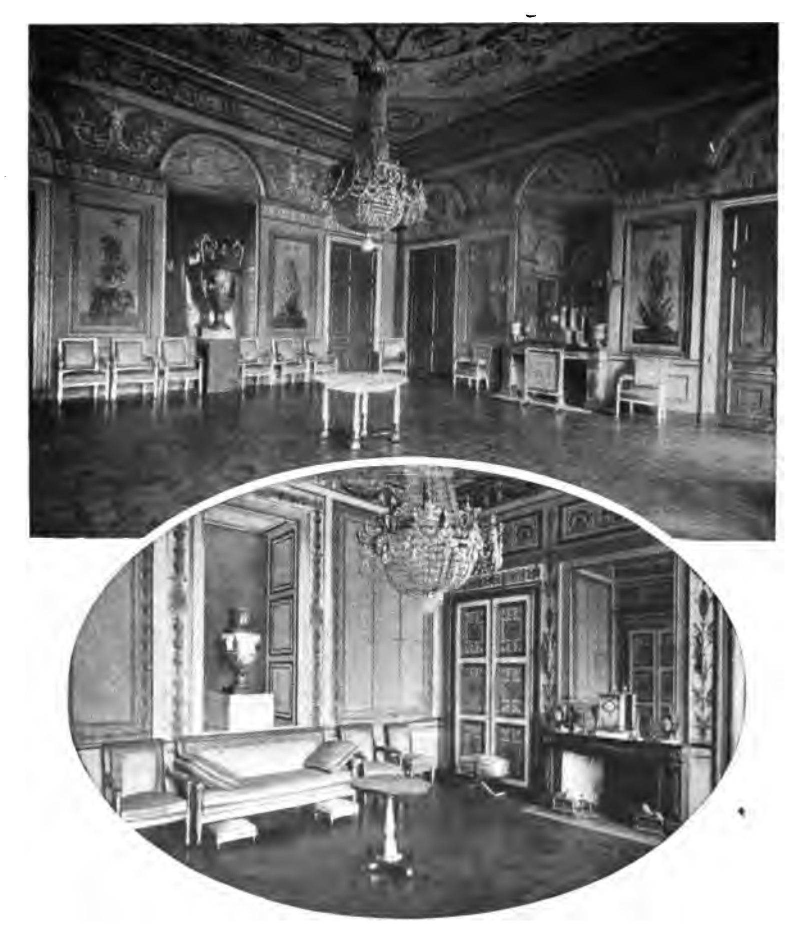
On parvient alors aux grands appartements qui prennent vue sur le parc et qui ont conservé, en grande partie, leur décoration et leur aménagement du premier Empire.

On traverse d'abord les **appartements de Marie-Louise.**

SALON DES FLEURS. — Belle décoration Empire. Il présente, lit-on dans un journal du premier Empire, « dans les plafonds et dans les attiques, des camées gris sur gris du plus bel effet. Huit tableaux occupant les divers panneaux du salon sont une imitation parfaite des fleurs les plus variées et les plus pittoresques, soit indigènes, soit étrangères ».

SALON DE REPOS. — Charmant petit salon, dit également *Salon bleu* en raison de sa décoration.

Plafond orné de peintures de Girodet représentant l'Histoire du Guerrier (le Départ, le Combat, la Victoire, le Retour).



En haut : LE SALON DES FLEURS, QUI SERVIT DE CHAMBRE A COUCHER AU PRINCE IMPÉRIAL.
En médaillon : LE SALON DE REPOS OU SALON BLEU. *(Clichés L.L.).*



UNE DES PIÈCES LES PLUS REMARQUABLES DU PALAIS :
LE GRAND SALON DE RÉCEPTION DES DAMES D'HONNEUR. (*Cliché L.L.*).

SALON DES DAMES D'HONNEUR. — Une des plus belles pièces des appartements, par la richesse de la décoration et l'harmonie de l'ensemble (*Photo ci-dessus*).

Il est décoré de grands tableaux (les Quatre Saisons) et meublé de sièges en bois doré et recouverts de soie verte.

Sur la cheminée, pendule surmontée d'un groupe allégorique représentant le mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise.

CHAMBRE A COUCHER DE MARIE-LOUISE. — Elle a conservé une grande partie de son mobilier primitif, qui comprenait un canapé, deux méridiennes, deux bergères, quatre fauteuils, six chaises, un grand fauteuil « forme confessionnal », un écran et deux corbeilles en bois doré, tous ces sièges couverts en soie brochée or; puis, en acajou orné souvent de bronzes en relief, trois commodes, une table en X, un vide-poche, un serre-lettres, un « miroir pour poser sur les genoux », une petite table « pour servir le déjeuner de Sa Majesté lorsqu'elle est au lit ».

Ce lit a disparu et est remplacé par un lit à baldaquin, qui date du second Empire (*Photo p.* 25).

La chambre renferme enfin des métiers à tisser ayant appartenu à Marie-Louise.

Au plafond, peintures de Girodet, représentant l'Amour.

BOUDOIR DE MARIE-LOUISE. — Délicieuse petite pièce ronde, éclairée par une coupole en verre (*Photo p.* 25).

L'ameublement ancien, qui a subsisté, est de premier intérêt : lit de repos, petits fauteuils « en forme gondole et pieds étrusques », tabourets, écran, garnis de soie bleue aux reflets d'argent, guéridon, console, commode sous console, toilette-psyché, miroir à double face,



La Chambre a coucher de l'Impératrice Marie-Louise. (*Cliché L. L.*).
A droite, le Boudoir.

armoires secrétaire la plupart avec appliques de bronze finement ciselées : lustres à cristaux, girandoles, flambeaux, nombreuses porcelaines (pendule), buste de Marie-Louise.

Plusieurs meubles sont dus à l'ébéniste Jacob.

Dans un renfoncement garni de glaces, une baignoire est masquée par un divan.



Le Boudoir de Marie-Louise. (*E. Hutin, phot. Compiègne*).



LE SALON DE MUSIQUE. (*Cliché L. L.*).

SALON DE MUSIQUE. — Ainsi appelé parce qu'il renferme divers instruments de musique datant de l'époque impériale.

Orné de plusieurs tapisseries (*Photo ci-dessus*) :

Deux tapisseries de Beauvais, du XVIIIe siècle, dites tenture chinoise;

Deux tapisseries des Gobelins, faites d'après des compositions de Van Loo : la toilette de la sultane et la tapisserie au sérail.

Viennent ensuite les **appartements de Napoléon Ier** :



LA BIBLIOTHÈQUE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier.
Le bureau, deux fois historique, est celui de Napoléon III, sur lequel travailla le général Pétain pendant le séjour du G. Q. G. au Palais de Compiègne. (*Photo p.* 14). (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

BIBLIOTHÈQUE ou *Cabinet de travail de l'Empereur.* — L'ébéniste Jacob a exécuté « en bois français imitant l'acajou » les grands panneaux remplis de livres. Le plafond est décoré de peintures de Girodet (Minerve, Apollon, Mercure). L'ancien bureau de Napoléon Ier, en acajou orné de bronzes, représentant des chevaux marins, a fait place aujourd'hui à celui de Napoléon III (*Photo p.* 26).

CHAMBRE A COUCHER DE L'EMPEREUR. — Détruite par l'incendie de 1919. Tendue et meublée en damas cramoisi broché d'or, elle subsistait dans son aspect primitif (*Photo ci-dessous*).

Le lit, en forme de tente avec des rideaux pourpres, était surmonté au centre « d'un aigle dans une couronne, tenant un foudre dans ses serres ».

Les sièges étaient en bois doré, recouverts de damas cramoisi : lit de repos, deux bergères, deux fauteuils, huit chaises, grand fauteuil de repos « forme confessionnal », paravent.

Les meubles, en acajou garni de bronzes, comprenaient : une commode, un guéridon, une armoire.

L'ancienne pendule a été remplacée par celle qui se trouvait primitivement dans la chambre de l'impératrice Marie-Louise : remarquable pendule « représentant, dit l'inventaire, un socle à trois faces, supporté par quatre chimères ; sur le socle sont trois aigles en bronze doré supportant un globe dans lequel le mouvement de la pendule est renfermé ; l'heure est marquée par une Diane qui est au-dessus du globe et qui tient une flèche à la main ».

Au plafond, peintures par Girodet (la Guerre, la Justice, la Force, l'Eloquence).

Les meubles, enlevés pendant la guerre, furent sauvés de l'incendie de 1919.



LA CHAMBRE A COUCHER DE L'EMPEREUR.
Détruite par l'incendie du 14 *décembre* 1919. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).



LES TOITS AU-DESSUS DU SALON DU CONSEIL PENDANT L'INCENDIE DU 14 DÉCEMBRE 1919. (*E. Hutin, phot., Compiègne.*).

SALON DU CONSEIL. — Egalement détruit par l'incendie de 1919.

Cette pièce était la chambre à coucher de Louis XVI.

Elle fut transformée, sous Napoléon Ier, en « Grand Cabinet » afin de servir aux délibérations du Conseil des ministres.

Les murs étaient recouverts de belles tapisseries des Gobelins du XVIIIe s. (l'Ecole d'Athènes, d'après Raphaël).

Les meubles, de style Empire, sont également recouverts de tapisseries des Gobelins.

Au centre, grande table ronde autour de laquelle délibérait le Conseil des Ministres (*Photo ci-dessous*).

SALON DES FAMILLES. — De cette pièce, située au centre de la longue façade, orientée sur les jardins, on a une vue splendide sur la grande terrasse et le parc du Château et, mieux que partout ailleurs, on découvre l'admirable perspective qui, par la percée de l'avenue des Beaux-Monts, se développe jusqu'aux horizons immenses de la forêt (*Voir p.* 33).

Le Salon des Familles était, sous Louis XV, la chambre à coucher du roi. Depuis, sa décoration a été plusieurs fois refaite et est aujourd'hui sans intérêt.

A remarquer la belle mosaïque qui recouvre une grande table et qui fut exécutée au XVIIIe siècle par des artistes florentins.

SALON DES AIDES DE CAMP. — Les murs sont tendus de tapisseries



LE SALON DU CONSEIL *détruit par l'incendie du* 14 *décembre* 1919. (*Cliché L. L.*).



LE SALON DES FAMILLES. (*Cliché L.L.*)

des Gobelins du XVIIe siècle. Les meubles, de style Empire, sont recouverts de belles tapisseries du XVIIIe s. faites aux Gobelins et représentant des scènes de Bohémiens ou des Convois militaires.

SALLE A MANGER. — C'était la petite salle à manger pendant les séjours de Napoléon III pour les repas pris dans l'intimité (les grands dîners avaient lieu dans la Galerie des Fêtes).

Au milieu, la table utilisée par Napoléon Ier en campagne, démontable en six parties, pour pouvoir être transportée dans les fourgons impériaux.

Les chaises, en style Empire, ont été exécutées par Jacob.



LE SALON DES AIDES DE CAMP. (*Cliché L. L.*).



UN SALON DES APPARTEMENTS DE MARIE-ANTOINETTE. (*E. Hutin, phot., Compiègne.*)

Les pièces qui suivent forment les anciens **appartements de Marie-Antoinette;** elles ont conservé leur belle décoration de l'époque.

PREMIER SALON : curieux et intéressant guéridon en porphyre.

DEUXIÈME SALON : tapisseries des Gobelins (fin XVIIe s.) et boiseries finement sculptées du XVIIIe s.

CHAMBRE A COUCHER, tendue en brocart et décorée de très belles boiseries du style Louis XV. Le mobilier actuel, qui date du premier Empire, est remarquable.



LA CHAMBRE A COUCHER DE MARIE-ANTOINETTE. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

Cette chambre servit de cabinet de travail au général Nivelle, puis au général Pétain (*Photo p. 15*).

Aux appartements de Marie-Antoinette, font suite les anciens **Petits Appartements.**

CHAMBRE BLEUE. — Ameublement moderne.

CHAMBRE ROUGE. — Mobilier Empire.

SALON VERT. — Ameublement Empire.

Cette petite pièce termine la série des appartements donnant sur le parc du Palais.

CHAMBRE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE. — Ainsi appelée parce qu'on y conserve les meubles qui, à Saint-Cloud, garnissaient la chambre de l'Impératrice. Remarquer le buste, par Carpeaux, du Prince Impérial.

SALON ROUGE. — Mobilier Empire. Tapisseries des Gobelins (milieu XVIIIe s., les Quatre Saisons).

SALON CIRCULAIRE.

Les pièces suivantes forment l'aile droite de la façade du Château sur la Cour d'Honneur. Elles sont ornées, comme celles de l'aile gauche, de très belles tapisseries.

Première pièce. — Tapisseries époque Louis XIV (Vénus au bain) et époque Louis XV (les Danseurs).

SALON DES ARMES DE FRANCE. — Gobelins XVIIe s. (les Armes de France et de Navarre).

PALIER DE L'ESCALIER D'APOLLON. — Magnifiques tapisseries faites d'après des compositions de Le Brun et représentant les batailles et les triomphes d'Alexandre. Belle rampe en fer forgé de l'escalier.

SALON DES CHASSES. — Tenture des « Chasses de Louis XV » d'après Oudry (le Rendez-vous au Puits-de-l'Ermite; l'Etang de Saint-Jean; la Curée).

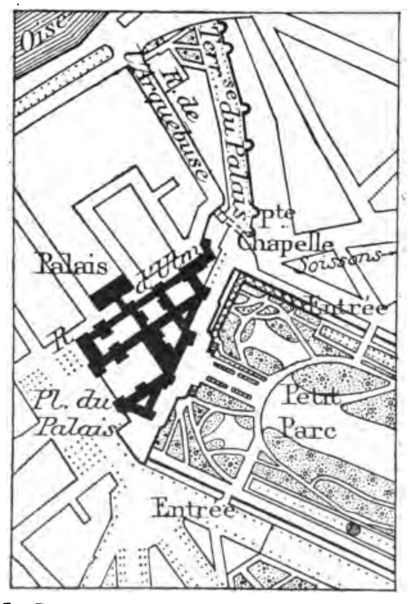
LE SALON DES HUISSIERS. — Peintures par Oudry: sujets de chasse ayant servi de modèles aux tapisseries exposées dans le précédent salon.

On retombe dans la salle des Gardes ; le trajet parcouru est de plus d'un kilomètre.

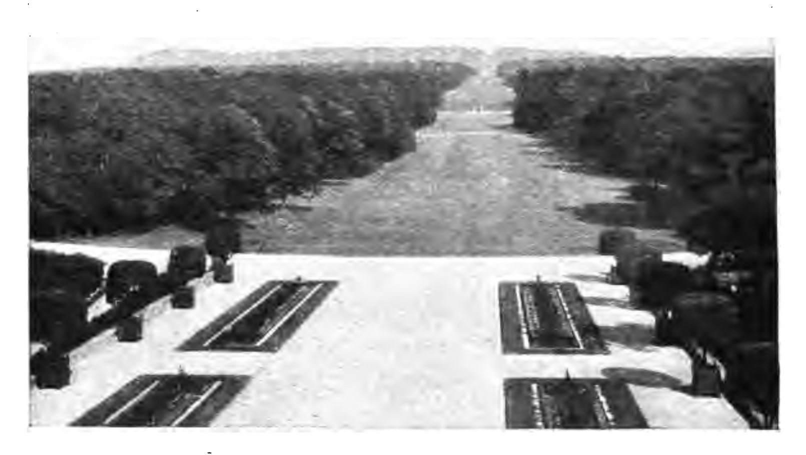
Pour gagner le Petit Parc, prendre à gauche, en sortant du Palais, une belle avenue bordée d'arbres.

L'entrée du Petit Parc est face au spacieux carrefour d'où partent trois avenues.

On visitera le Petit Parc, la terrasse élevée sur les anciennes fortifications du Palais et la Porte Chapelle, avant de regagner la place du Palais où commencera la visite de la ville.



LE PETIT PARC ET LA TERRASSE DU PALAIS.



LE PETIT PARC ET LA PERSPECTIVE DE L'AVENUE DES BEAUX-MONTS.
(*E. Hutin, phot., Compiègne*).

Le Parc du Palais.

Si l'architecture du nouveau Palais de Compiègne n'a pas échappé aux critiques, même de la part des contemporains, les jardins qui forment aujourd'hui « le Petit Parc » ont toujours été admirés sans restriction.

Au XVIIIe siècle chacun en louait déjà la « beauté » et la « magnificence ». Au centre s'étendait alors un grand parterre à la française, dessiné par Gabriel, tandis que de chaque côté s'alignaient des massifs d'arbres et des quinconces de tilleuls ayant « sept allées de largeur sur une longueur considérable ».

Napoléon Ier fit disparaître au début du XIXe siècle le grand parterre à la française, mais laissa subsister les quinconces de tilleuls et les massifs d'arbres qui l'encadraient. Il fit aménager, au milieu du jardin, de vastes pelouses ; en même temps, une rampe, d'une pente assez douce pour permettre aux voitures de monter facilement de la pelouse à la terrasse, mit la façade du palais de plain pied avec le parc.

Puis Napoléon voulut « fondre le Château avec la forêt », et, après avoir fait remplacer par une simple grille le mur et le fossé qui séparaient le jardin de la forêt, il ordonna le percement d'une immense trouée se poursuivant jusqu'au sommet des hauteurs boisées des Beaux-Monts. Ce fut l'avenue Napoléon, appelée aujourd'hui AVENUE DES BEAUX-MONTS, exécutée en 1810, et longue de plus de six kilomètres.

A son extrémité, d'après le projet conçu par l'Empereur un palais, qui aurait pris le nom de palais d'Iéna, devait être construit pour fermer la perspective. Telle qu'elle est, cette perspective, s'étendant jusqu'aux grands horizons de la forêt, et encadrée dès le premier plan par de beaux et épais massifs de feuillage, est magnifique.

La TERRASSE et ses abords ont été peuplés de nombreuses statues, les unes originales, les autres faites d'après des antiques.



La Terrasse, et l'avant-corps central de la façade du Palais sur le Parc, avant l'incendie du 14 décembre 1919. (*Cliché L. L.*)

Sur cette terrasse se déploie la façade la plus large du Palais.

Elle n'a qu'un étage et est percée de 49 fenêtres ; sur une longueur de 193 mètres, elle développe ses lignes régulières, nues et austères.

Sur les lisières nord-ouest et nord du Petit Parc, s'étend le fameux Berceau de Fer (*Plan du Palais, p.* 17), élevé en 1811 par Napoléon pour rappeler à l'impératrice Marie-Louise une treille des jardins de Schoenbrunn, où, pendant sa jeunesse, elle aimait à se promener. Cet immense berceau, couvert alors « de toutes sortes de fleurs » et aujourd'hui, dans ses parties subsistantes, de plantes grimpantes, a plus de 1.400 mètres de longueur ; il se termine dans le Grand Parc, et est suffisamment large pour que deux voitures puissent y passer de front.



Le berceau de fer et l'escalier qui donne
(*Cliché L.L.*)



LA PORTE CHAPELLE.
Côté de la ville. (Cliché L.L.).

Le Grand Parc, en arrière du Petit Parc, fait partie de la forêt ; il est réservé aux chasses présidentielles. On ne le visite pas.

A la corne nord du Petit Parc, commence la terrasse élevée sur les anciennes fortifications du Palais.

Une belle balustrade et d'élégantes corbeilles la bordent.

De l'extrémité nord, la vue s'étend sur les vallées de l'Oise et de l'Aisne.

La terrasse passe au-dessus de la PORTE CHAPELLE.

☞ *Pour arriver à cette porte, on peut, de l'extrémité nord de la terrasse, gagner à gauche la rue de l'Arquebuse que l'on monte vers la porte ou bien, en suivant le berceau, gagner la sortie Est du Petit Parc, puis la* PORTE CHAPELLE *par l'avenue à gauche.*

La Porte Chapelle.

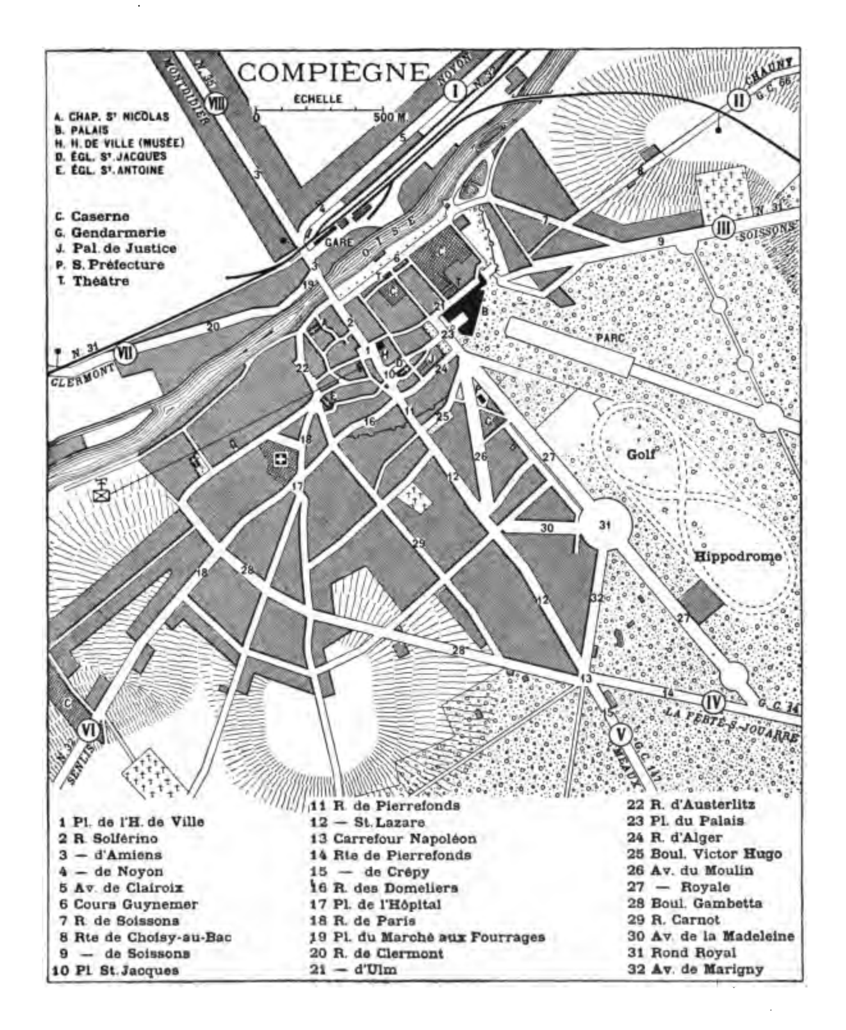
Elle comprend deux portes séparées par un long passage voûté construit sous la terrasse du Château. La porte qui regarde la ville est de style Renaissance, avec une grande baie plein-cintre ; elle a été édifiée en 1553 d'après les dessins de Philibert Delorme et est décorée des armes de la ville de Compiègne, de la couronne royale, des écussons du connétable de Montmorency, du monogramme d'Henri II représenté par les deux lettres entrelacées H et D.



LA PORTE CHAPELLE.
Côté de la route de Soissons. (E. Hutin, phot., Compiègne.)

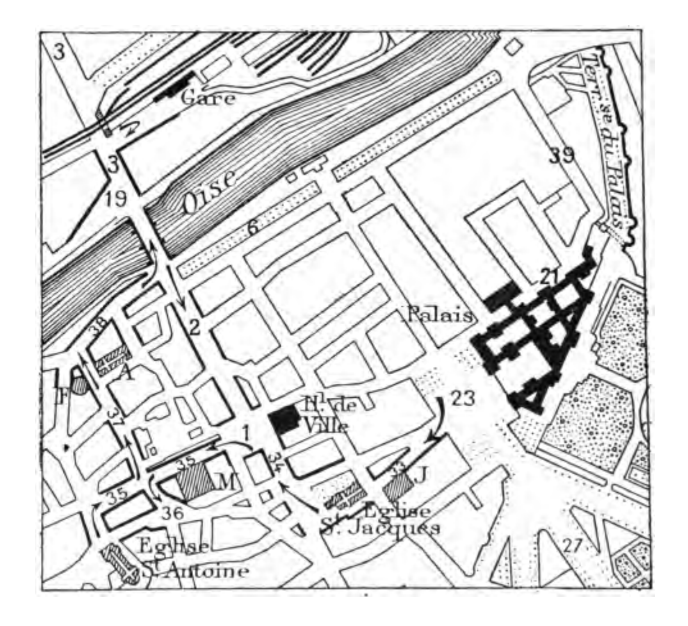
L'autre porte, qui regarde la route de Soissons, est flanquée de deux tours demi-cylindriques, auxquelles font suite de chaque côté de hauts murs précédés de fossés, restes de l'enceinte fortifiée élevée sous Charles V, et qui soutiennent aujourd'hui les terrasses du Château.

Par la rue d'Ulm qui passe devant le nouveau Théâtre et sous la galerie communiquant avec le Palais, on arrive devant le collège, à droite, puis sur la place du Palais.



PLAN POUR LA VISITE DE COMPIÈGNE.

VISITE DE LA VILLE DE COMPIÈGNE



L'itinéraire part de la place du Palais (23), *suit dans le sens des flèches les rues tracées en traits renforcés, et ramène le touriste place de l'Hôtel de Ville* (1)

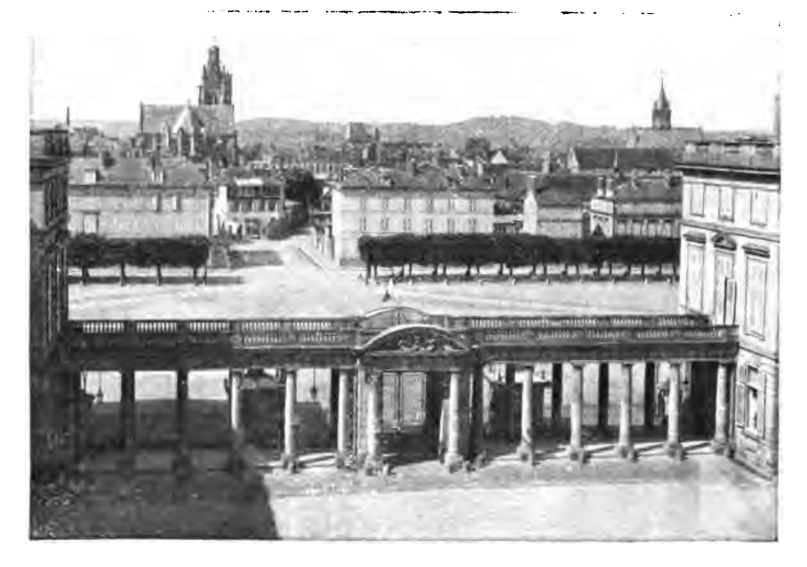
A. Ancien Hôtel-Dieu et Chapelle Saint-Nicolas.
F. Tour Jeanne d'Arc. — **J.** Palais de Justice.
M. Manutention Militaire (Ancienne Abbaye Saint-Corneille).

1. Place de l'Hôtel de Ville.
2. Rue Solférino.
3. Rue d'Amiens.
6. Cours Guynemer.
19. Place du Marché-aux-Fourrages.
21. Rue d'Ulm.
23. Place du Palais.
27. Avenue Royale.
33. Rue du Château.
34. Rue Magenta.
35. Rue Saint-Corneille.
36. Place du Change.
37. Rue Jeanne d'Arc.
38. Rue du Harlay.
39. Rue de l'Arquebuse.

ITINÉRAIRE A TRAVERS COMPIÈGNE

La **Place du Palais**, jadis appelée place d'Armes, est encadrée de tilleuls. Gabriel avait conçu pour elle un grand projet de décoration. En face du Palais, devaient être construites « deux façades d'hôtels destinés aux ministres », semblables à celles des pavillons qui terminent le Château, et qui leur auraient fait vis-à-vis. Les quatre pavillons auraient été reliés par « de grandes galeries en portiques », fermant de tous les côtés la place d'Armes, et semblables à la colonnade double qui clôture la Cour d'Honneur (*Photo p.* 37).

L'exécution de ce projet fut à peine entreprise, et plus tard on démolit les quelques constructions commencées qui tombaient en ruine.



PANORAMA SUR COMPIÈGNE, PRIS DU PALAIS. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).
Au premier plan, le portique de la Cour d'Honneur et la Place du Palais. En face, fourche de deux rues : celle de gauche est la rue du Château, que suit l'itinéraire.
La ville est dominée, de gauche à droite, par l'église Saint-Jacques, l'église Saint-Antoine, et le Beffroi.
A l'horizon, hauteurs de la rive droite de l'Oise.

De la place du Palais, à droite (en regardant le Palais), l'avenue Royale, plantée d'arbres magnifiques, bordée de coquettes villas et de luxueux hôtels, mène à la forêt. Elle date du règne de Louis XV; son aménagement était prévu dans le projet de Gabriel : « l'avenue Royale commencera à une esplanade circulaire et aboutira à la forêt. Elle sera coupée par un grand rond d'arbres entourés de barrières et ce rond, le Rond Royal, sera lui-même coupé par d'autres rayons plantés d'ormes, conduisant à différents points de la forêt ».

On prendra, du côté sud de la place du Palais, la rue du Château qui s'ouvre en face de la Cour d'Honneur.

Cette rue longe le PALAIS DE JUSTICE, ancien hôtel de l'Intendance, qui a été endommagé par des bombes ou obus allemands.

La rue du Château aboutit à la place Saint-Jacques, précédée d'un square, et où s'élève l'ÉGLISE SAINT-JACQUES, *monument historique.*



LE PALAIS DE JUSTICE. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

L'église Saint-Jacques.

L'église Saint-Jacques, construite au XIIIe siècle, fut remaniée à diverses reprises : à la fin du XVe siècle, au début du siècle suivant, et enfin dans le cours du XVIIIe s.

Le portail d'entrée est très mutilé. Sur le tympan, se remarque, à peine visible, un tombeau ; tout autour, se tiennent huit anges, un phylactère à la main.

Le clocher, d'une hauteur de 43 mètres, a été bâti à la fin du XVe s. dans le style Renaissance. Il se termine par une coupole surmontée d'un lanternon octogonal. Une élégante tourelle le flanque à l'angle nord-est; aux autres angles, des contreforts ornés de pinacles l'épaulent.



L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES.
(*Cliché L. L.*).

Sur chaque face est percée une longue fenêtre.

L'intérieur de l'église a été dénaturé par les remaniements successifs de l'édifice et principalement dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. On recouvrit alors les piliers et une partie des murs, de marbre; on remplaça les anciens vitraux par des verrières blanches ; on détruisit le jubé ; on enleva le banc-d'œuvre décoré de jolies sculptures Renaissance et conservé aujourd'hui dans l'église Saint-Germain.



LE PORTAIL ET LE CLOCHER.

Comme œuvres d'art, on remarque **principalement**: sous le clocher, un

bénitier octogonal en style roman du XIIe siècle avec sculptures sur trois de ses faces ;

Dans le croisillon sud du transept, un tableau attribué à Mignard, rappelant une maladie contractée à Compiègne par Louis XIV enfant (*le Vœu de Louis XIII*).

Dans le croisillon nord du transept, une copie ancienne des *Pèlerins d'Emmaüs* de Véronèse et une *Mise au Tombeau* d'après Titien, attribuée à Philippe de Champaigne.

L'église Saint-Jacques a subi d'importants dégâts de guerre. Des obus ont sérieusement endommagé des contreforts de la façade nord et des arcs-boutants de la nef. La couverture a été entièrement détruite; les voûtes mouillées par la pluie ont eu leurs maçonneries en partie désagrégées.

Enfin, des explosions très rapprochées de torpilles ont anéanti la presque totalité des verrières, sans intérêt d'ailleurs.

La place Saint-Jacques se termine devant la rue Magenta, que l'on prend à droite



La place et l'Église Saint-Jacques, vues de la rue Magenta.
(E. Hutin. phot., Compiègne).



LA RUE MAGENTA. *Au fond : place de l'Hôtel de Ville.* (*E. Hutin, phot.,Compiègne*).

La rue Magenta est une grande et belle artère moderne dont plusieurs immeubles ont été détériorés par des bombes d'avions. *Elle aboutit* PLACE DE L'HOTEL DE VILLE (*Photo ci-dessus*).

Au centre de la place de l'Hôtel de Ville, se dresse la statue en bronze de Jeanne d'Arc, œuvre du sculpteur Leroux, érigée en 1884. Sur le piédestal est rappelée la parole prononcée par Jeanne la veille de sa capture (*Voir page* 3) :

Je iray voir mes bons amys de Compiègne.

L'Hôtel de Ville.

L'Hôtel de Ville, qui n'a pas souffert de la guerre, est, avec le Palais, le monument le plus intéressant de Compiègne. Construit de 1505 à 1511 en calcaire du bassin de l'Oise, il mesure de la base au sommet du beffroi 47 m. 30 de hauteur. Contrairement à la plupart des Maisons de Ville, il ne possède pas, au rez-de-chaussée, de portique pour les réunions des bourgeois, ni au premier étage, de balcon pour les proclamations ou harangues au peuple.

Au premier étage, une grande niche creusée au milieu de la façade renferme la statue équestre (moderne) de Louis XII, sous le règne duquel l'Hôtel de Ville fut élevé. Entre chacune des fenêtres rectangulaires, à croisée en pierre et surmontées de pinacles aux fines sculptures, d'autres statues sont posées sur des niches et abritées par des dais très ouvragés.

Toutes ces statues sont également modernes. Ce sont celles de saint Remi, saint Louis, Charles VII, Jeanne d'Arc, Pierre d'Ailly (docteur en Sorbonne et chancelier de France, né à Compiègne) et Charlemagne.

Au-dessus d'une double rangée de cordons de feuillage, une balustrade à jour relie deux tourelles octogonales prenant jour par d'étroites ouvertures et placées en encorbellement aux deux extrémités de la façade. Contre la balustrade, prend naissance la haute toiture de l'édifice, percée de quatre petites lucarnes et de deux grandes lucarnes en pierre surmontées de pinacles et d'une arcature ajourée.

Le beffroi se détache, à la base de la toiture de l'Hôtel de Ville, avec lequel il faisait corps jusqu'alors. Flanqué de deux petites tourelles couronnées par des toits en poivrière, il comprend deux étages. Au



L'HÔTEL DE VILLE, ACCOLÉ DE DEUX PAVILLONS RENAISSANCE.

premier est placée l ancienne horloge de la ville ; au second, est percée une fenêtre. Il se termine par une flèche élégante, au bas de laquelle sont fixés, habillés en soldats suisses (lansquenets) de l'époque de François Ier, trois personnages en bronze, appelés Picantins, qu'un mouvement d'horlogerie met en branle tous les quarts d'heure.

Deux pavillons de style Renaissance sont accolés à l'Hôtel de Ville. Celui de gauche date du XVIIe siècle ; il est décoré d'un bas-relief symbolisant la justice, qui rappelle que jadis les magistrats de la cité donnaient audience en ce lieu ; celui de droite a été édifié, sous le second Empire, d'après les plans de Viollet-le-Duc.



MUSÉE VIVENEL. — TABLE DU XVIe SIÈCLE, EN BOIS SCULPTÉ.

L'Hôtel de Ville renferme, outre les services municipaux, la Bibliothèque et l'intéressant MUSÉE VIVENEL.



LA PORTE DE L'ANCIEN ARSENAL, *à droite de l'Hôtel de Ville.* (*Cliché L. L.*).

Plusieurs salles sont ornées de belles tapisseries anciennes.

Au musée Vivenel, ainsi appelé du nom d'un architecte de Compiègne, qui légua ses collections à la ville, on remarque principalement plusieurs bonnes peintures, anciennes et modernes, une série de dessins originaux et d'aquarelles, des statues du Moyen-Age et des objets d'art de valeur (notamment Vierge du XIVe siècle provenant de l'Hôtel-Dieu, et retable en albâtre de la fin du XIVe siècle, dont les compartiments peints et dorés représentent des scènes de la Passion), de beaux meubles en chêne sculpté (table attribuée à Jean Goujon), le cabinet de travail, reconstitué, de Vivenel avec une autre table Renaissance de premier ordre, des antiquités gallo-romaines, une importante collection de vases étrusques, des faïences de Bernard Palissy, des émaux de Limoges,

En médaillon :
LA RUE SAINT CORNEILLE
AVANT LES FURIEUX
BOMBARDEMENTS DE 1918

LES RUINES DE LA RUE SAINT-CORNEILLE EN 1918. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

des verreries de Venise, de Flandre et de Bohême, etc, etc...

En face de l'Hôtel de Ville, prendre la rue Saint-Corneille que les bombardements de 1918 ont ravagée.

A gauche se trouve, enfermé dans les bâtiments de la Manutention militaire, un beau CLOITRE gothique du XIVe siècle, voûté en ogives et bâti au-dessus de vastes caves également voûtées.

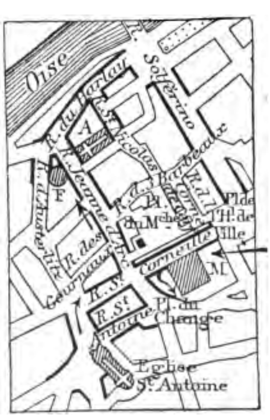
C'est tout ce qui subsiste, avec quelques débris enclavés dans des façades de la rue Saint-Corneille et de la place du Marché-aux-Herbes (aux n°s 15 et 16, contreforts et gargouilles de l'église), de la grande abbaye de Saint-Corneille, si puissante au Moyen-Age.

La rue Saint-Corneille fut, en 1806, percée au travers de la nef de l'église abbatiale.

Tourner à gauche, place du Change.

Cette place est très pittoresque, ainsi que les voies avoisinantes, les samedis de marché.

Sur une maison, plaque indiquant l'emplacement présumé du logis où Jeanne d'Arc logea le 13 mai 1430 (*Voir p.* 3).



A. Ancien Hôtel-Dieu et Chapelle Saint-Nicolas.
F. Tour Jeanne d'Arc.
M. Manutention militaire (ancienne abbaye St-Corneille).



LA FAÇADE PRINCIPALE DE L'ÉGLISE SAINT-ANTOINE. (*Cliché L. L.*).

L'église Saint-Antoine.

Remaniée à diverses reprises, reconstruite en partie au début du XVI[e] siècle, l'église Saint-Antoine conserve toutefois des restes importants de la construction première et notamment un transept du XIII[e] siècle.

La façade principale, flanquée de deux élégantes tourelles octogonales, ne manque pas d'intérêt. Un joli portail, finement décoré, donne accès à l'intérieur ; la porte elle-même est remarquable par ses vantaux en bois sculpté (Renaissance) ; les sculptures représentent des oiseaux, des dauphins, des têtes grotesques, des saints, etc... Le tympan est moderne.

Une balustrade ajourée sépare le portail de la grande rose. Au-dessus, court une autre balustrade à jour, qui, comme la première, relie les deux tourelles d'angle. Puis, se dresse le pignon, aux rampants garnis d'épais crochets.

Les autres façades de l'église se recommandent également à l'attention par la simplicité et l'élégance harmonieuse de leurs lignes, notamment l'abside.



LA FAÇADE LATÉRALE SUD. (*Cliché L.L.*).



L'ABSIDE DE L'ÉGLISE SAINT-ANTOINE ET LES RUES PITTORESQUES QUI L'ENVIRONNENT.
(E. Hutin. phot., Compiègne).

Intérieurement, la nef a été refaite au XVIe siècle, sauf dans ses deux dernières travées vers le transept. Celui-ci a conservé ses voûtes, ses colonnes et ses baies du XIIIe siècle. Le chœur a été presque entièrement reconstruit au XIVe siècle; belles voûtes avec lianes et tiercerons.

L'église conserve de curieux fonts baptismaux du XIIe siècle, creusés dans une pierre noire de Tournai et provenant de l'ancienne abbaye de Saint-Corneille, ainsi que quelques vitraux du XVIe siècle (chapelle du chœur et abside ; arbre de Jessé daté de 1537).

A part les vitreries détruites par des explosions voisines d'obus, l'église Saint-Antoine n'a pas souffert de la guerre.

Gagner la rue Jeanne d'Arc (*Croquis p.* 43), qui se trouve au centre du quartier de Compiègne le plus ravagé par les bombardements de 1918. *Rue Jeanne d'Arc, rue Saint-Corneille, place du Marché-aux-*



Rue Jeanne d'Arc.

— *A gauche, rue des Gournaux. Au fond, angle de la rue des Trois-Barbeaux, avec les ruines de la Maison des Poissonniers.*

(E. Hutin, phot., Compiègne).



Herbes, rue des Trois-Barbeaux, etc... un grand nombre de maisons sont pulvérisées, ruinées par des obus à longue portée, des torpilles d'avions ou des bombes incendiaires.

On parcourra ces diverses rues qui, jusqu'en 1914, avaient conservé leur caractère pittoresque d'autrefois ; des maisons, souvent anciennes et curieuses, leur donnaient un cachet particulier. Maison en bois à l'angle des rues Jeanne d'Arc et des Gournaux ; autres vieilles maisons aux nos 2, 3, 15 et 37 (animaux fantastiques) de la rue Jeanne d'Arc ; maison des Poissonniers avec intéressantes sculptures sur bois à l'angle des rues Jeanne d'Arc et des Trois-Barbeaux.



Ci-dessus : **La Maison des Poissonniers avant la guerre.**

— *Ci-contre :* **La Maison ruinée par les bombardements.**

(E. Hutin, phot., Compiègne).

Le sous-préfet de Compiègne après l'éclatement d'une torpille, rue des Trois-Barbeaux.
(E. Hutin, phot., Compiègne).

L'angle de la rue des Trois-Barbeaux et du Marché-aux-Herbes.



La rue de la Corne-de-Cerf [illegible] *daillo*[illegible] — *La Place du Marché-aux-Herbes en 1916 (mé-* [illegible] *Hutin, phot., Compiègne).*



LA TOUR JEANNE D'ARC. (*Cliché L. L.*)

En continuant à descendre la rue Jeanne d'Arc, on passera devant la façade gothique (XIIIe siècle) de l'ANCIEN HÔTEL-DIEU. Sous l'édifice s'étend une belle cave avec deux nefs voûtées.

A l'extrémité de la rue Jeanne d'Arc, prendre la rue d'Austerlitz, à gauche ; elle conduit aux restes d'une tour, seul vestige du château-fort édifié par Charles le Chauve, près du bord de l'Oise, pour défendre Compiègne contre les invasions normandes. Elle est appelée aujourd'hui TOUR JEANNE D'ARC, parce que ce fut, suppose-t-on, de cet endroit que partit Jeanne le jour où elle fut faite prisonnière. La partie supérieure s'est écroulée en 1868.



CHAPELLE SAINT-NICOLAS. — RETABLE RENAISSANCE EN BOIS SCULPTÉ. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

Revenir ensuite sur ses pas jusqu'à la rue Jeanne d'Arc pour prendre en face la rue du Harlay.

Près de l'angle de la rue du Harlay et de la rue Saint-Nicolas, se trouve, rue Saint-Nicolas, la CHAPELLE SAINT-NICOLAS, qui renfermait avant la guerre plusieurs œuvres d'art de grande valeur, notamment de superbes boiseries de la première moitié du XVIIe siècle et un retable monumental en bois sculpté, de style Renaissance.

La rue du Harlay mène à l'Oise et à l'ancien pont. Ce dernier, construit sous Louis XV, fut détruit le 31 août 1914 par l'arrière-garde anglaise lors de l'avance allemande et remplacé pendant la guerre par une passerelle métallique doublée d'un pont de bois provisoire.



CHAPELLE SAINT-NICOLAS
LA PORTE.

LE PONT DE COMPIÈGNE AVANT LA GUERRE (*E. Hutin, phot., Compiègne.*

LE PONT DÉTRUIT. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

LE PONT DE BOIS PROVISOIRE.



LA PLACE DE LA GARE.



UNE DES PLUS VIEILLES MAISONS DE COMPIÈGNE, 18, *rue de Solférino*. (*Cliché L. L.*)

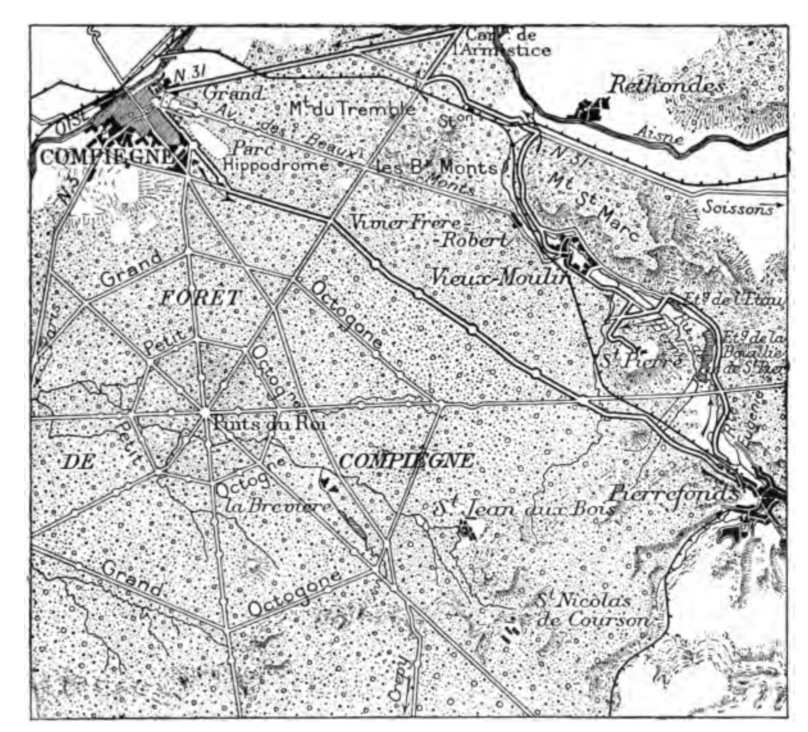
De l'autre côté du pont, se trouvent la place du Marché-aux-Fourrages (au n° 82, inscription rappelant l'endroit approximatif où Jeanne d'Arc fut capturée le 24 mai 1430) et, à proximité, la place de la Gare. Cette dernière place, survolée à maintes reprises par les avions allemands, a beaucoup souffert; les bâtiments de la gare (*Photo* p. 11) et les immeubles avoisinants étaient en 1920 plus ou moins en ruine.

Sur la rive sud de l'Oise, la rue Solférino s'ouvre en face du pont, tandis qu'à gauche s'étend le long de la rivière une belle promenade plantée de platanes.

Par la rue Solférino, très commerçante, ***qui se termine à la place de l'Hôtel de Ville, on regagnera le centre de Compiègne.***

Au n° 18 de cette rue, se trouve une des plus vieilles maisons de la ville.

A deux étages en encorbellement percés chacun d'une fenêtre, elle est décorée de curieuses sculptures sur bois; sur les sablières sont figurés des masques grotesques tandis que plusieurs montants sont ornés de petites statues, Notre-Dame, Saint Jacques en pèlerin (*Photo ci-contre*).



L'itineraire est trace en traits renforcés.

LA FORÊT DE COMPIÈGNE

La forêt de Compiègne, une des plus belles de France, est riche en même temps de souvenirs historiques et de vestiges archéologiques.

Jusqu'au XIVe siècle, elle faisait partie de cette immense forêt de Guise qui englobait en outre les forêts de Chantilly, de Villers-Cotterets, de Laigue, terre de chasse des rois francs.

Les routes joignant Paris à Compiègne et à Soissons, Compiègne à Crépy et à Pierrefonds, et l'antique chaussée romaine Brunehaut, traversaient seules cet immense domaine boisé. A la fin du XIVe siècle apparut le nom : forêt de Compiègne.

Sous la Renaissance, François Ier, grand bâtisseur de châteaux, fit percer huit routes étoilant du Puits du Roi.

Louis XIV, Louis XV et Louis XVI réunirent ces huit routes par deux octogones autour du Puits du Roi et par de nombreuses laies.

Napoléon Ier ouvrit, de la terrasse du Palais, la large avenue des Beaux-Monts que Napoléon III continua jusqu'à Vivier Frère Robert.

Encadrée par l'Aisne, l'Oise et au sud l'Automne, la forêt de Compiègne mesure 16 kilomètres d'est en ouest et 13 kilomètres du nord au sud et couvre une superficie de 14.500 hectares.

Dominée au nord et à l'est ... le buttes de 80 mètres environ au-dessus de la vallée ... t s'élève au sud sur les pentes d'un plateau du V

La forêt de Compiègne, assez humide, est sillonnée par de nombreux rûs. Le Rû de Berne, le plus considérable, traverse un chapelet d'étangs pittoresques. Plusieurs fontaines, dont quelques-unes pétrifiantes, jaillissent des clairières.

La forêt renferme une grande variété d'arbres. Les principales essences sont le chêne et le charme dans les parties les plus fertiles, le hêtre dans les fonds, le bouleau, l'orme, l'aune dans les petites vallées humides, le pin, le mélèze sur les monts sablonneux.

Des futaies, spécialement les futaies de chênes des Beaux-Monts, datent de deux cents à deux cent cinquante ans. Des arbres, dont le hêtre de Vieux-Moulin, sont célèbres par leur magnificence.

Six hameaux, le principal, Vieux-Moulin, forment deux communes enclavées dans la forêt.



LE GROS HÊTRE, PRÈS VIEUX-MOULIN (*E. Hutin, phot., Compiègne*).



Vue aérienne de Pierrefonds, prise vers le nord-est.

Si la forêt de Compiègne n'offre pas la sauvagerie et le chaos rocheux des forêts de Fontainebleau et de Villers-Cotterets, elle séduit par son harmonie, ses magnifiques avenues et futaies, ses frais vallons, ses étangs pittoresques, ses villages riants.

De Compiègne à Pierrefonds.

De la place du Palais, par l'avenue Royale, gagner la route de Pierrefonds (G. C. 14), en longeant l'hippodrome, puis le Grand Parc (Croquis p. 51).

Sur le G. C. 14, continuer tout droit sur Pierrefonds en traversant la forêt sur 13 kilomètres.

Pierrefonds.



Pierrefonds est un joli village, encaissé entre la haute lisière de la forêt et un éperon à l'extrémité duquel se dresse son merveilleux château fort. Un petit lac le borde à l'ouest. Le village, agréable villégiature forestière, est en même temps une coquette station thermale.

Par la rue principale du village, gagner la place de l'Hôtel de Ville, et laissant la voiture sur la place, monter à pied, par la rue Carnot, vers l'entrée du château.

Le Château de Pierrefonds.

Véritable merveille de l'architecture médiévale, ce château fut construit par le duc Louis d'Orléans, à la fin du XIVe siècle. Il fut occupé sous Henri IV par les Ligueurs et sous Louis XIII par des seigneurs révoltés. Condamné par ce roi à la destruction, il fut démantelé sur l'ordre de Richelieu, mais heureusement, la destruction ne fut que partielle. Les ruines imposantes furent achetées par Napoléon Ier en 1813.



LE CHATEAU AVANT LA RESTAURATION. — JUIN 1855.



LE CHATEAU RESTAURÉ. — A DROITE, L'ENTRÉE.

LES COTÉS EST ET NORD, QUI DOMINENT PRESQUE A PIC LE VILLAGE.
Remarquer la poterne de la Cour des Provisions, entre la Tour Charlemagne et la chapelle dominée par un saint Michel.
Comparer ces deux vues avec la première. Les parties claires des murailles et des tours correspondent aux brèches qui ont été bouchées pendant la restauration. (E. Hutin, phot., Compiègne).



Les tours d'Arthus et de César et la porte du chateau. Le Chatelet et les ponts-levis, vus de la grande entrée.

Sous Napoléon III, le grand architecte Viollet-le-Duc entreprit la restauration et sut donner aux ruines éparses le caractère original de la vieille forteresse féodale; son œuvre fut terminée par Boeswilwald.

Le château, de forme quadrangulaire, présente aux angles et au milieu de chaque face une grosse tour de défense. (*V. plan p.* 56).

Au sud, il est séparé du plateau par un large et profond fossé; sur les autres faces il domine presque à pic le village.

Entrer par la première porte donnant sur la rue Carnot (Grande Entrée, photo ci-contre), et faire le tour du château par les lices, au pied des hautes murailles et des tours imposantes qui se dressent à 38 mètres de hauteur et ont jusqu'à 5 et 6 mètres d'épaisseur.

Les tours ont plusieurs rangs de créneaux et les parapets des remparts présentent deux étages de défense (*Voir photo ci-dessus*).



Le chatelet et les fortifications.

Neuf statues, neuf preux du Moyen-Age, ornent les tours et leur donnent leur nom.

Ce sont :

Arthus, Alexandre, Godefroy de Bouillon, Josué, Hector, Judas Macchabée, Charlemagne, César.

Sur la face sud du château, de chaque côté de son entrée, deux statues de grandeur naturelle figurent l'Annonciation.

On pénètre dans une basse cour appelée les Grandes Lices, sorte de terrasse.

On franchit une sorte de petit châtelet et un pont en bois pour atteindre les ponts-levis d'une porte et d'une poterne qui ouvrent sur la Cour d'Honneur.



PLAN DU CHATEAU DE PIERREFONDS AU REZ-DE-CHAUSSÉE.

1. Châtelet. — 2. Puits. — 3. Statue de Louis d'Orléans. — 4. Préau.

5. Salles des Gardes (*au 1er étage :* Salle des neuf Preuses).

6. Cuisine, dépendances (*au 1er étage :* Appartements des Officiers.)

Donjon.

(*Au rez-de-chaussée :* cuisines, etc).

1er *étage :* 7. Salle de réception.
8. Cabinet de travail.
9. Antichambre.
10. Chambre à coucher.

2e *étage :* 10. Chambre des Chevaliers de la Table Ronde.



LA PRINCIPALE FAÇADE INTÉRIEURE.
Vue prise en entrant dans a Cour d'Honneur. (E. Hutin, phot. Compiègne).



Animal chimérique.

L'Intérieur du Château.

En entrant dans la cour (gardien à gauche) la principale façade intérieure se déploie à gauche avec ses arcs en anse de panier formant un long préau et supportant une galerie supérieure surmontée d'une balustrade. Sur les chapiteaux des colonnes du préau et aux clefs de voûte, on peut remarquer de belles sculptures modernes représentant des animaux fantastiques, des fabliaux du Moyen-Age et divers corps de métier.



Animal chimérique.

Le corps de bâtiment en face renferme, au rez-de-chaussée, les cuisines et les dépendances; au premier étage, les appartements des officiers. Devant le perron monumental orné de quatre animaux chimériques se voit la belle statue équestre de Louis d'Orléans, fondateur du château, bronze moderne par Frémiet.



Le perron monumental du grand escalier, orné d'animaux chimériques, et la statue de Louis d'Orléans. (*E. Hutin, phot., Compiègne*)



LE DONJON VU DE LA COUR D'HONNEUR.
De gauche à droite: la chapelle, la poterne qui communique avec la Cour des Provisions, la tour carrée et l'escalier du donjon, la porte d'entrée, le préau.

Sur la face Est s'ouvre la chapelle gothique. Elle a un beau portail surmonté d'une rose. Le toit, du côté extérieur, est surmonté par un Saint-Michel en cuivre repoussé (*Photos p.* 54). L'intérieur, vide, est en partie dans une tour. Au-dessus de l'emplacement de l'autel se trouve une tribune, sur une voûte élevée, où se tenaient des hommes d'armes faisant le guet tout en assistant aux offices. Sur les côtés de la nef sont d'autres tribunes; à droite, celle du châtelain.

Sur la face sud se dresse le donjon, partie principale du château, et demeure du châtelain, pourvue de défenses propres pouvant l'isoler. Le donjon est flanqué de deux tours, une demi-circulaire, tour de César (*Photo p.* 55), et l'autre carrée; à chaque tour est accolée une guette très élevée d'où le guetteur surveillait toute la campagne.

Entre la chapelle et le donjon, se trouve une petite cour communiquant avec tout le château par une poterne que fermait une herse (*Photo ci-dessus*) et avec l'extérieur par une autre poterne (*Photo p.* 54) à 10 mètres du pied de la muraille, par où l'on hissait les provisions.

L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE.
En haut, la tribune des hommes d'armes.

[illegible]

Le 7 novembre [illegible] maréchal Foch ; l'autre [illegible] allemands.

Le lendemain, aux premières [illegible] les Allemands.

A neuf heures, Foch [illegible] Les Allemands placés autour [illegible] cher le maréchal. Foch [illegible] d'un regard circulaire [illegible]

Otant son képi, [illegible] l'honneur de parler ? [illegible] envoyés par le gouvernement [illegible] au maréchal qui [illegible] le maréchal revient [illegible]

« Quel est l'objet [illegible]

Erzberger : « Nous [illegible] alliées pour arriver à un [illegible]

L'interprète traduit [illegible]

Foch : « Je n'ai pas [illegible]

Oberndorff, [illegible] préfère, nous pouvons [illegible] auxquelles les alliés [illegible]

Foch : « Je n'ai [illegible]

Erzberger, tirant [illegible] président Wilson [illegible] connaître les conditions [illegible]

Foch : « Demandez-vous [illegible] vous faire connaître [illegible]

Oberndorff et Erzberger [illegible]

Foch : « Je vais [illegible] tées par les gouvernements [illegible]

Il s'assied et [illegible]

Weygand [illegible] lecture [illegible] cument. [illegible] civils gardent leur [illegible]

Tous d'ailleurs [illegible] terfeld demande une [illegible] trois jours [illegible]

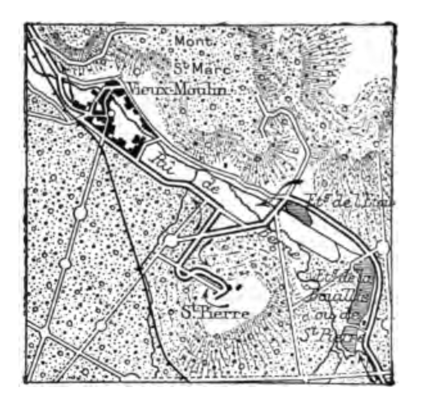
Le 1[illegible] gner l'armistice.

Vers [illegible] wagon de la première [illegible]

Lecture est faite [illegible] certaines modifications [illegible]

Les Allemands signent. [illegible] lui-même à Paris et [illegible] Clemenceau.

Du carrefour de l'armistice [illegible] 15 km [illegible] *gne en passant [illegible]*



Après l'étang de l'Etau, tourner franchement à gauche, continuer tout droit en laissant à droite la route de Vieux-Moulin, et monter par la route en lacets au hameau de **Saint-Pierre-en-Chastres** situé sur le bord du mont Saint-Pierre (137 mètres).

Ce mont, aurait été dans le Valois un des premiers lieux habités. Les Romains l'avaient fortifié ; le camp romain, dont les retranchements font le tour du plateau, a été rétabli par Viollet-le-Duc.

Une tourelle envahie par le lierre et des croisées en ogive sont les ruines d'une église de Célestins (XIVe siècle).

De curieux souterrains s'ouvrent à proximité du pavillon du garde.

Du mont Saint-Pierre on peut contempler la houle verdoyante de la forêt. *Redescendre par le chemin de l'aller, continuer tout droit au carrefour, et prendre ensuite à gauche la route vers Vieux-Moulin.*

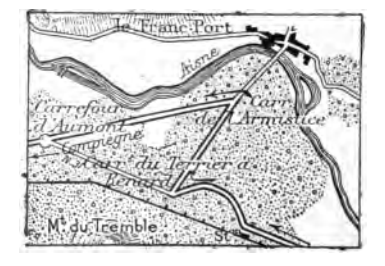


VUE GÉNÉRALE DE VIEUX MOULIN. (*E. Hutin, phot., Compiègne*).

Vieux-Moulin, autrefois modeste hameau de bûcherons, est maintenant un village aux coquets chalets, dans la vallée du Rû de Berne entre les monts Saint-Pierre et Saint-Marc. L'église, pittoresque, a été construite avec les libéralités de l'impératrice Eugénie.

Continuer à suivre la vallée du Rû de Berne jusqu'à la N. 31 *que l'on prendra à gauche;* 1.200 *mètres après ce virage : gare de Rethondes.*

Quelques centaines de mètres après cette gare s'embranche une voie de garage qui peu après se divise en deux, formant un épi. C'est à cet emplacement que fut signé l'armistice dans la nuit du 10 *au* 11 *novembre* 1918, *à* 200 *mètres environ au sud du carrefour de l'Armistice (ancien carrefour du Franc-Port), que l'on atteint en tournant à droite au carrefour du Terrier à Renard.*



La signature de l'armistice.

Le 7 novembre se place, sur une des voies, dans la forêt, le train du maréchal Foch; l'autre voie est réservée au train des plénipotentiaires allemands.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, arrive le train qui amène les Allemands.

A neuf heures, Foch reçoit la délégation ennemie dans son train. Les Allemands placés autour de la table, le général Weygand va chercher le maréchal. Foch arrive, s'arrête un instant sur le seuil, parcourt d'un regard circulaire l'assistance et fait le salut militaire.

Otant son képi, il demande d'une voix très nette : « A qui ai-je l'honneur de parler ? » Erzberger, en allemand : « Les plénipotentiaires envoyés par le gouvernement germanique ». Il tend les lettres de crédit au maréchal qui part pour les examiner ; au bout de quelques minutes le maréchal revient et, sans s'asseoir, dit aux Allemands :

« Quel est l'objet de votre visite ? »

Erzberger : « Nous venons recevoir les propositions des Puissances alliées pour arriver à un armistice sur terre, sur mer, et dans les airs. »

L'interprète traduit sa réponse.

Foch : « Je n'ai pas de propositions à faire. »

Oberndorff, le diplomate, intervenant : « Si monsieur le maréchal préfère, nous pourrons dire que nous venons demander les conditions auxquelles les Alliés consentiraient un armistice. »

Foch : « Je n'ai pas de conditions. »

Erzberger, tirant de sa poche un papier, lit le texte de la note du président Wilson disant que le maréchal Foch est autorisé à faire connaître les conditions de l'armistice.

Foch : « Demandez-vous l'armistice ? Si vous le demandez, je puis vous faire connaître à quelles conditions il pourra être obtenu. »

Oberndorff et Erzberger déclarent qu'ils demandent l'armistice.

Foch : « Je vais donc vous faire donner lecture des conditions arrêtées par les gouvernements alliés. »

Il s'assied et tout le monde fait comme lui.

Weygand prend la parole et lit les principales conditions. Cette lecture dure longtemps, une heure environ, car il faut traduire le document. Winterfeld a l'air de plus en plus abattu, décomposé. Les civils gardent leur insouciance.

Tous d'ailleurs, civils et militaires, écoutent sans dire un mot. Winterfeld demande une suspension des hostilités pendant le délai de trois jours fixé pour l'examen des conditions de l'armistice. Foch refuse.

Le 10 au soir un radio allemand autorise les plénipotentiaires à signer l'armistice.

Vers minuit et demi les Allemands reprennent leur place dans le wagon de la première entrevue.

Lecture est faite des conditions définitives, après discussion de certaines modifications, jusqu'à cinq heures un quart.

Les Allemands signent. Quatre heures après le maréchal Foch va lui-même à Paris en annoncer l'heureuse nouvelle à MM. Poincaré et Clemenceau.

Du carrefour de l'Armisti[illegible] [illegible]rendre à gauche la route de Compiègne (5 km.) qui rejoint la N. [illegible] d'Aumont. On entre à Compiègne en passant ***sous*** *la*



APRÈS L'ARMISTICE :
L'ENTRÉE TRIOMPHALE DES TROUPES FRANÇAISES A METZ. (19 *novembre* 1919).

Photo extraite du Guide illustré : **Metz et la bataille de Morhangé.**



LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU FAIT SON ENTRÉE DANS COLMAR.
(*Avenue de la République, novembre* 1918).

(*Photo extraite du Guide illustré :* **Colmar, Mulhouse, Sélestat.**



Cette photo représente [illegible]

[illegible]

En [illegible]

[illegible]

Le croquis permet de [illegible] *de Mont-didier, et celle de Château-Thierry* [illegible] *de Champagne,* [illegible] *de Saint-Mihiel.*

Gravure extraite du Guide illustré : **Les batailles de Picardie.**

TABLE DES MATIÈRES



Le chateau de Plessis-de-Roye.

Photo extraite du Guide illustré : **Noyon, Roye, Lassigny.**

2-xxxiii. — 2.146-4-225

Imp. Kapp, Paris-Vanves

SENLIS

Situé sur la Nonette, au centre de trois immenses forêts, à une heure de Paris, (trains directs), sur la route nationale et les grands itinéraires automobiles du Nord de la France.

Possède toutes les commodités et le confort des grandes villes modernes en même temps que l'air, le charme, la vue et le calme des plus ravissantes campagnes.

VILLE HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

Grand Centre de Tourisme

d'Excursions en Forêts

& de tous Genres de Sports

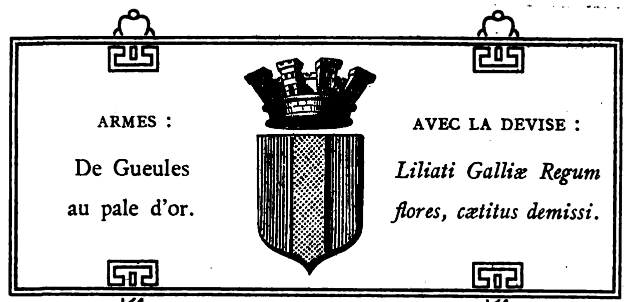
• • • • • • • ***CHASSES A COURRE*** • • • • • • •

HIPPISME • • ***AUTOMOBILISME*** • • ***CYCLISME***

• ***CHASSES A TIR*** • • ***SOCIÉTÉS SPORTIVES*** •

FOOTING • • • ***TENNIS*** • • • ***GOLF*** • • • ***POLO***

• • ***TIRS A L'ARC*** • ***CERCLE*** • ***VÉLODROME*** • • •



Population : 7.200 habitants.

Rang administratif : Sous-Préfecture de l'Oise.
Habitants : les Senlisiens.

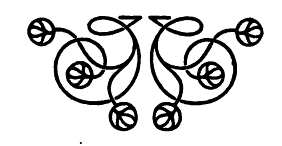
Altitude : 76 mètres (gare)

Hommes célèbres : le chimiste Beaumé, né à l'Hôtel du Grand-Cerf (1728-1804); le peintre Thomas Couture (1818-1879); le marquis de La Valette, homme d'Etat (1806-1892), etc.

Le littérateur et le poète viennent y chercher l'un sa flamme, l'autre sa muse et tous deux, penchés sur un vieux monument, écoutent l'histoire dans sa lente agonie.

Le touriste surtout y est convié. Comment ne pas aimer vivre sous ces murs antiques qui ne s'abaissent ou ne se rompent que devant une riante campagne ou la lisière des grands bois. L'air y est très vivifiant et d'une incomparable pureté. Les forêts qui l'encerclent sont remplies de sites grandioses qui permettent de varier à l'infini, dans quarante mille hectares, de ravissantes excursions tout autour de la ville. Aussi c'est avec plaisir que le visiteur prolongera un séjour si enchanteur, rendu plus agréable encore par l'urbanité des habitants.

Charles GIENGER.





Senlis dans l'Histoire

Extraits d'une Conférence faite à Senlis le 15 Novembre 1908,

Par le baron André de Maricourt,
Archiviste Paléographe,
Lauréat de l'Académie française.

...Les vieilles maisons et les vieilles pierres ont une inexprimable grâce. On en déchiffre les énigmes avec le recueillement qu'on apporte aux récits d'une grand'mère, à l'adieu d'un malade. Cette grand'mère c'est notre aïeule à tous, c'est la terre natale. Ce malade dont nous croyons écouter l'adieu tout empreint d'un charme triste : c'est la terre qui meurt, c'est la France d'autrefois.

Les villes sont rares qui, dans le Nord, ont suffisamment gardé leur caractère ancien pour faire naître l'émotion dont je viens de parler. J'en connais une toutefois, déchue peut-être de ses grandeurs passées, mais qui en a conservé la poétique empreinte.

Et si vous aimez à reconstituer la vie provinciale d'autrefois, à contempler sous son aspect immuable une cité coquette de l'ancien régime, remontez le vieux cours situé auprès du Montauban, sur les remparts de la ville de Senlis.

Tandis qu'à votre gauche vous embrasserez à l'infini l'horizon vert des forêts, vous verrez à votre droite, émergeant des touffes de lilas, d'ormes et de marronniers, les tuiles brunies de hauts pignons qui semblent se détacher de quelque estampe du temps de Louis XV. Au-dessus d'eux se dresse, dans sa parfaite beauté, la flèche la plus élégante et la plus belle que l'art gothique ait jamais créée.

Goûtez l'harmonie de ce décor tandis que les cloches sonnent lentement, dans la poussière d'or du crépuscule,

le déclin tranquille d'un jour d'été. Et vous aimerez pleinement cette petite ville qui conserve ses remparts comme le précieux écrin de ses souvenirs.

Ces souvenirs sont glorieux, car Senlis, ville d'une haute antiquité, située au cœur même de l'Ile-de-France fut pendant longtemps une des résidences favorites de nos rois qui y ont un peu fait la France moderne.

...Capitale des *Sylvanectes*, Senlis eut sous les Gaulois et les Romains une importance que nous révèlent nos voies anciennes, nos arènes et notre enceinte dont seize tours existent encore. Longtemps la ville ainsi fortifiée résista aux Barbares. Les Francs s'en rendirent enfin maîtres et y imposèrent leurs mœurs sauvages jusqu'au jour où celles-ci définitivement s'adoucirent au souffle de l'Evangile, qui fut prêché à Senlis, à une époque incertaine, par l'apôtre Saint Rieul dont le nom est demeuré parmi nous légendaire.

Séduits par nos grands bois giboyeux, les rois Carolingiens après les Mérovingiens, firent à Senlis des séjours prolongés, et une monographie qui vaudrait d'être faite serait celle du vieux château royal de Senlis, résidence de tant de monarques qui, tour à tour, y ont laissé des traces de leur passage. Ce monument pittoresque où les briques romaines apparaissent sous le croissant dit de Diane de Poitiers, où dans le fol enchevêtrement des viornes et des lierres, les arcs surbaissés de l'époque romane surgissent inattendus auprès des fenêtres à meneaux du XVIe siècle, contient en lui seul un enseignement profond. C'est une page d'architecture et c'est aussi une page d'histoire. Et si les pierres pouvaient parler, que d'aventures tragiques ou romanesques, idylliques ou sanglantes, nous conteraient les murs du Vieux Château où mourut emprisonné Pépin, duc d'Aquitaine, petit-fils de Charlemagne, et où Charles le Chauve se vit enlever sa fille par le comte Baudoin de Flandre.

...C'est à Senlis encore qu'un événement eut lieu dont l'immense portée devait se faire sentir jusqu'à nos jours. En effet, le dernier Carolingien Louis V étant mort des suites d'une chute de cheval faite en 987 en chassant dans la forêt de Chantilly, Adalbéron, archevêque de Reims, réunit à Senlis les seigneurs français susceptibles de nommer un roi. On vit figurer dans l'assemblée des

représentants de toutes les provinces jusqu'aux frontières d'Espagne et d'Italie. La Langue d'Oc y envoya ses fils et La Langue d'Oïl y réunit les siens. « Si vous voulez le bien de l'Etat, dit Adalbéron, couronnez l'excellent duc Hugues et vous trouverez en lui un protecteur non seulement de la chose publique mais de la chose de chacun ». Tous applaudirent à ces paroles et les seigneurs élevèrent au trône le nouveau roi Huges Capet.

C'est donc à l'assemblée de Senlis que revient la gloire d'avoir mis sur le trône l'aïeul des Capétiens et des Bourbons. C'est dans notre ville que sont écloses les fleurs de lis, c'est à elle que la France doit d'avoir eu Saint Louis, Henri IV et Louis XIV. Et je crois que nous avons lieu d'en tirer quelque gloire.

Bien que cette ville eût ses comtes particuliers, les premiers Capétiens habitèrent beaucoup Senlis, notamment Henri Ier et Anne de Russie qui en aimait le séjour « tant pour la bonté de l'air que pour les divertissements de la chasse ». C'est elle qui, exauçant un vœu qu'elle avait fait à Saint Vincent de Saragosse s'il lui donnait un fils, y fit construire vers 1060, le clocher de Saint-Vincent auquel s'ajouta plus tard une abbaye.

...L'importance de la ville de Senlis au Moyen Age est encore prouvée par les beaux édifices qui furent à cette époque élevés dans notre ville ou dans ses environs et souvent remaniés depuis : entre autres notre admirable cathédrale réédifiée en 1153 et qui au XVIe siècle seulement a pris sa forme et son aspect définitif et la collégiale de Saint-Frambourg que la reine Adélaïde, femme du roi Hugues Capet élève, suivant la tradition, sur l'emplacement d'un temple de Mercure. Au XIVe siècle, on édifie ou on restaure l'église Saint-Pierre et le couvent des Carmes, l'église Saint-Aignan, les églises Sainte-Geneviève, Saint-Hilaire, Saint-Martin et Saint-Etienne.

...Sous Philippe-Auguste, qui avait célébré à Senlis son « retour de noces » avec Elisabeth de Hainaut et qui confirma en 1201 nos chartes de commune, données en 1173, on voit apparaître à Senlis une noble figure. Celle de l'évêque Guérin, chancelier de France, qui se distingua par l'élévation de son caractère et par les services qu'il rendit au pays. Il prit une part active à l'organisation de l'armée qui remporta en 1214, sur les Flamands, la

victoire de Bouvines, à la suite de laquelle fut édifiée l'abbaye de la Victoire.

Senlis, plus tard, fut souvent habité par Saint Louis. Il y fonda dans l'enceinte du château, le prieuré de Saint-Maurice pour y conserver les reliques des martyrs de la légion Thébaine, qui lui avaient été données par l'abbaye d'Agaune-en-Valais, ainsi que l'Hôtel-Dieu et autres établissements religieux et hospitaliers.

Puis, jusqu'à la guerre de Cent Ans, la ville semble jouir de quelque tranquillité. Elle ne s'en plaint pas. Les Senlisiens qui tour à tour s'efforceront de ne point prendre parti entre les Armagnacs et les Bourguignons, qui, grâce à Dieu, renverront les protestants de leur enceinte pour leur éviter le massacre de la Saint-Barthélemy, qui chercheront à demeurer neutres entre les ligueurs et les huguenots, ont possédé au cours des siècles une manière d'être immuable et caractéristique : l'amour de la quiétude et de la conciliation. Mais les événements leur permettent rarement de s'y abandonner. Voici au XIV° siècle la guerre des Jacques qui vient mettre la désolation dans nos campagnes, ajoutant ses misères à celles de la guerre de Cent Ans. Les villageois révoltés contre les seigneurs pillent les châteaux de Montépilloy, de Chantilly et incendient celui de Thiers. Ils prennent position dans Senlis. Ils y règnent en maîtres lorsqu'en 1358 les nobles entrent dans la ville. C'est alors que les habitants repoussent ceux-ci par un singulier système de guerre, en faisant rouler sur la pente rapide de la vieille rue de Paris de lourds chariots qui refoulent les assaillants dans le faubourg Saint-Martin.

Bien d'autres épisodes de la guerre de Cent Ans mériteraient d'être ici contés, mais le temps nous manquerait si je devais aujourd'hui rappeler toutes les pages sanglantes, sombres ou glorieuses qu'on peut lire en feuilletant notre histoire locale. Il nous faut donc abréger pour en arriver maintenant à la rivalité des Armagnacs et des Bourguignons au cours de laquelle Senlis connut ses heures les plus rouges :

Au mois de février 1418, la ville était occupée par les Bourguignons commandés par le chevalier de Thian ; et le connétable d'Armagnac assiégeait nos murs. Le siège dura deux mois. En avril la place était réduite à la

famine et aux dernières extrémités. Des pourparlers furent engagés et il fut convenu que la ville se rendrait si elle n'était pas secourue le 18 avril. Armagnac accepta ces conditions mais il exigea que six otages lui fussent livrés comme garantie de la parole du capitaine de Thian. De leur plein gré, six hommes se présentèrent risquant ainsi froidement leur vie. C'étaient deux abbés, dont l'un de Saint-Vincent, deux nobles et deux bourgeois.

A Senlis, il y avait déjà des braves dans tous les ordres...

Le 18 avril, les secours ne sont point encore arrivés mais on les signale. Grande allégresse dans la cité. Les Senlisiens risquent une sortie et font vingt prisonniers dans l'armée des assiégeants. Armagnac furieux envoie dire au capitaine Thian que le jour de se rendre est arrivé.

« Le jour est bien arrivé de se rendre mais l'heure n'est pas encore sonnée », répond le capitaine qui laisse closes les portes de la ville.

Alors, implacable, sous les yeux des Senlisiens dont les supplications arrivent jusqu'à lui sans le fléchir, Armagnac voulant laisser derrière lui un exemple de sa vengeance et de sa colère, fait décapiter sous les remparts quatre des otages qui lui ont été laissés puis il lève le camp en étendant la main sur la ville, dans un geste de malédiction.

Mais tandis que « sur la route qui poudroie » ses troupes partent en un galop furieux, d'étranges clameurs attirent ses regards vers Senlis. Il se retourne et voit jeter, sanglantes, du haut de nos murailles, vingt têtes coiffées des couleurs d'Armagnac. C'est la vengeance de M. de Thian qui vient de faire mettre ses prisonniers à mort...

En souvenir du dévouement des quatre Senlisiens, le boulevard au pied duquel eut lieu cette exécution, qui a inspiré le fameux tableau de Mélingue, décorant l'Hôtel de Ville, a reçu le nom de boulevard des Otages.

...En 1429, Senlis subissait le joug de la domination étrangère. Après le traité de Troyes (1420) Catherine de France avait épousé, au Vieux Château, Henri V d'Angleterre. Les Anglais étaient maîtres de la ville, lorsque la mission providentielle de Jeanne d'Arc vint

à notre secours. Les Senlisiens avaient demandé à Charles VII de rentrer en son obéissance et de les délivrer des Anglais. Le roi qui était à La Ferté-Milon vint dans les environs accompagné de la Pucelle. Le 15 août elle campa avec ses troupes à Montépilloy. L'armée anglaise, composée de 4.000 hommes, sous les ordres du duc de Bedford, prit ses positions sous les murs de Senlis. C'est là que Jeanne d'Arc vint à sa rencontre accompagnée du maréchal de Rais (le trop célèbre *Barbe bleue)*, du bâtard d'Orléans et de La Hire. Le roi, accompagné du duc de Bourbon, de la Trémouille, son favori, et d'un grand nombre de chevaliers, se tenait à peu de distance.

Pendant toute la journée du 16, les deux armées restèrent en présence. Le soir seulement, elles se livrèrent un combat acharné dont l'issue, considérée d'abord comme douteuse, permit, quelques jours plus tard, à Charles VII de pénétrer dans Senlis.

Jeanne d'Arc à cette époque n'entra pas dans nos murs mais il est possible qu'elle s'y soit arrêtée un peu plus tard en allant de Compiègne à Saint-Denis. On trouve en effet dans le *Procès de Jeanne d'Arc* de Quicherat deux textes contemporains affirmant, l'un « qu'elle y fut communiée » par son compagnon Frère Richard, l'autre qu'elle y fut « ydolastrée » par les habitants de la ville...

...Près de six siècles après le passage de Jeanne d'Arc il était permis de se demander si elle a laissé dans la contrée quelque souvenir. C'est la question qui fut pour moi résolue il y a quelques années en parcourant avec un historien les plaines du Valois. A Montépilloy, nous vîmes près de la tour un chemin raboteux et malaisé, vrai sentier de chèvre envahi par les ronces gourmandes, les bardanes et les chardons. Nous apprîmes que les villageois l'appelaient le chemin de la Demoiselle et plus anciennement le chemin de la Pucelle..... Nous étions fixés ! C'est ce chemin, sans doute, auquel depuis plus de quatre cents ans les paysans ont conservé son nom, qu'elle avait gravi, la vaillante fille des Marches de Lorraine, en venant défendre notre beau pays de France.

A nos pieds, s'élevait pittoresque la ferme du Fourcheret, où elle s'arrêta, dit-on. Là-bas, à l'horizon, nous devinions dans la brume, l'église de Baron où elle avait communié, suivant la tradition, la veille de la bataille.

Nous pouvions, au travers des moissons blondes qui s'étendaient à l'infini, relever la trace de ses pas. Dans ce cadre poétique, nous venions de lire un des chapitres les plus mystiques de notre histoire. Un moment, nous demeurâmes songeurs, envahis par une émotion presque religieuse...

Signalons un traité passé à Senlis en 1473 entre Louis XI et le duc de Bretagne, un autre signé en 1493 par Charles VII et Maximilien d'Autriche et passons, si vous le voulez bien, de Jeanne d'Arc à Henri IV, pour parler de la Ligue, dont j'aurais voulu vous conter maintes batailles et maintes péripéties car notre ville fut alors étrangement troublée (1). Permettez-moi tout au moins de vous en conter le dernier épisode.

La ville était fidèle au Roi, lorsque les Ligueurs qui assiégeaient Senlis voulurent faire entrer dans la ville des soldats déguisés qui devaient prêter main-forte aux gens du dehors. Le 3 juillet 1590, de grand matin, douze hommes vêtus comme des villageois et portant des hottes pleines de cerises se présentèrent à l'une des portes, entrèrent dans la ville et s'installèrent au marché. Le soir, ils se retirèrent dans la maison d'un chanoine partisan de la Ligue. Leur intention était de favoriser dans la nuit une escalade qui serait tentée par les Ligueurs du dehors. Mais M. de Montmorency-Thoré, gouverneur de Senlis pour Henri IV, eut vent de la chose.

Le soir venu, il va avec ses hommes sur le rempart appelé maintenant rempart de l'Escalade. La nuit est très sombre. Il distingue cependant des formes obscures dans les fossés. Le long du rempart, une énorme échelle de fer est disposée. Une homme y monte. Il met le pied sur le rempart, voit M. de Thoré, et le prenant pour un des Ligueurs déguisés : « Ami, donne-moi la main », lui dit-il à mi-voix. Alors, d'un geste brusque, au lieu de lui porter secours, M. de Thoré repousse l'échelle. L'homme tombe dans le fossé et se casse la cuisse. L'alarme est donnée. Partout on allume des torches. On sonne le

(1) Disons ici que le roi Henri III, qui aimait Senlis, accorda au roi de l'arbalète de Senlis de ne payer aucun impôt pendant son règne. La compagnie de l'arbalète est une des plus curieuses et des plus anciennes institutions de notre ville.



tocsin... la tentative échoue et la ville demeure toujours fidèle à Henri IV, qui, plus tard, donnera aux Senlisiens des lettres-patentes dans lesquelles il fera l'éloge de leur courage et de leur fidélité, ajoutant cette phrase que nous voyons encore gravée sur l'Hôtel de Ville :

Mon heur a prins son commencement en la ville de Senlis,
Dont il s'est depuis semé et augmenté par tout le royaume.

...Sous nos derniers rois Senlis perdit peu à peu de son importance. Nos souverains allèrent plus volontiers à Compiègne, à Fontainebleau, à Versailles. Le commerce périclita, les événements marquants se firent rares. Je tiens à signaler toutefois l'installation en 1622 de l'ordre Génovéfains à Senlis où ils fondèrent le collège Saint-Vincent qui n'a cessé de briller jusqu'à nos jours, et en 1752, le percement de la rue de Paris (1) qui évita à la Cour, lorsqu'elle se rendait à Compiègne, la redoutable ascension de la rue Vieille-de-Paris.

Dans les dernières années du XVIIIe siècle, une sanglante aventure terrorisa pour longtemps les habitants de Senlis : ce fut le fameux attentat de Billon.

En 1789, cet homme, horloger de son état, avait été chassé comme usurier de la compagnie de l'Arquebuse. Il avait juré de se venger. Le 13 décembre, comme la compagnie passait sous ses fenêtres rue du Châtel, pour une bénédiction de drapeaux, il se barricade chez lui, les volets clos, des armes sous la main. Il fait feu sur le tambour, le tambour tombe. Il fait feu sur le commandant, le commandant tombe. Alors il ne s'arrête plus. Dans la foule resserrée, affolée, traquée entre les maisons d'une rue étroite, chaque coup fait une victime. On s'élance sur sa maison. Horreur ! On s'aperçoit qu'elle est en feu. Malgré tout, on y pénètre, cherchant l'assassin. Sous les poutres qui craquent on découvre enfin sa retraite. Billon tire et tire toujours sur les assaillants, puis il se cache dans son grenier. Un homme veut le saisir à la gorge, Billon le tue d'un coup de pistolet. Aulas de la Bruyère, lieutenant de la maréchaussée, parvint enfin à s'emparer de lui. « Laissez-moi, s'écrie Billon. La maison saute ! » A peine a-t-il parlé qu'une formidable détonation

(1) Actuellement rue de la République.

retentit. C'est une poudrière allumée par lui qui éclate. La maison s'écroule. Les pierres lancées au loin deviennent autant de projectiles. Billon agonisant est retrouvé dans les décombres ; on l'achève à coups de crosses tandis que 26 morts et 40 blessés jonchent le sol.

Après cette terrible aventure les Senlisiens respirent un moment. La population aux goûts paisibles, en harmonie avec la douceur de son ciel pâle et le charme discret des paysages souriants qui l'environnent, n'est pas préparée pour les excès révolutionnaires ; et de 1789 à 1793, la ville ne ressent que d'une manière affaiblie la commotion terrible qui secoue le pays tout entier. Quelques émeutes dues à l'agiotage sur les blés, quelques rixes sans importance signalent seulement ces temps troublés.

Sous le règne de Collot d'Herbois installé à Senlis, la Terreur vint cependant jusqu'à nous. La Déesse Raison eut son temple dans la Cathédrale et les autres églises furent désaffectées.

Sainte-Geneviève, Saint-Hilaire et Saint-Martin à demi ruinés, Saint-Frambourg saccagé, Saint-Pierre mutilé, Saint-Vincent transformé en filature et Saint-Aignan en théâtre où les comédiens foulent à la scène les ossements de nos morts, inhumés jadis dans le chœur : voici l'œuvre sacrilège qui fut alors accomplie.

...Du Senlis moderne, je n'aurai pas grand'chose à vous dire. Pendant l'invasion de 1814 et de 1815 on y vit pénétrer les Cosaques et les Prussiens.

Depuis lors, sauf le drame poignant de l'invasion de 1871, trop proche de nous pour qu'on en puisse parler sans émotion, Senlis peut compter depuis de longues années au nombre des villes heureuses et sans histoire.

N'ayant plus d'histoire, la ville de Senlis au XIX[e] siècle n'eut plus d'historien, mais elle eut ses chantres et ses poètes. Gérard de Nerval en a goûté les charmes. Il y a écouté « la voix expressive, le soupir des campagnes du Valois », cet écrivain romantique, bizarre et délicieux qui jadis, tricorne en tête et manteau rouge sur l'épaule, rencontrait dans nos murs le jeune José-Maria de Hérédia.

C'est au sujet de ce dernier, qui avait quitté les splendeurs tropicales de son île pour la lumière voilée de nos saisons incertaines que Maurice Barrès a su parler de

l'automne qui enveloppe Senlis « d'une douceur et d'une tristesse incomparables, d'une mélancolie tendre et chantante quand les grands bois commencent de s'effeuiller et que les cloches résonnent à travers les brumes d'octobre ».

Cette poésie de bois qui jettent aux entours de Senlis leurs notes d'or et de rouille sur la mélancolie des plaines, elle a été chantée par bien d'autres.

Elle a été célébrée par M. André Hallays qui a compris combien notre cité était « tortueuse, taciturne et charmante » avec ses pavés moussus, ses ruelles désertes, ses vergers fleuris et ses logis anciens, ses larges bouquets de verdure débordant des toits parmi les tuiles rousses, son grand clocher d'un essor magnifique et parfaitement rythmé dominant les campagnes qui ondulent à l'infini.

« Regardez, a-t-il dit, et si vous êtes de « chez nous » vous reconnaîtrez le plus parfait, le plus fin, le mieux ordonné des paysages du monde. C'est ici la France. C'est deux et trois fois la France : la France de Fouquet, la France de Corot ».

Oui certes, au-dessus de nos hôtels plusieurs fois centenaires et de nos rues solitaires et tortueuses aux noms évocateurs des siècles morts, on sent planer comme une ombre : l'ombre mystérieuse du passé, on sent comme un souffle puissant, un souffle qui n'expire jamais : l'âme de la vie provinciale faite de grandeur, de force, d'aspirations généreuses...

Oui, M. Hallays a raison, Senlis est bien une petite ville de la France... de la vieille France...

André de Maricourt.



Visite rapide à pied ou en voiture des principales curiosités
à l'intérieur de la ville

S'ils arrivent par la gare, nos Visiteurs doivent tout d'abord prendre la grande avenue qui oblique à droite vers le centre de la ville et presque dans son prolongement la grande rue de la République jusqu'au nº 47, où est installé

Le Bureau d'Information de Tourisme

Dans un salon qui leur est spécialement aménagé et réservé, MM. les Touristes trouveront gratuitement tous les renseignements qui leur sont utiles et indispensables.

Le service des voitures y est assuré par une maison à laquelle la probité et la tenue des équipages ont fait une juste réputation (tarifs : 3 fr. la première heure, 2 francs les suivantes).

Aux personnes qui auront l'intention de visiter les arènes gallo-romaines, il sera gracieusement prêté une clef qui leur en permettra l'accès.

Départ pour la visite

(*Suivre le parcours de l'itinéraire sur le plan et sur les notes archéologiques et renseignements détaillés aux pages de texte.*)

Sortir de l'hôtel du Grand-Cerf en prenant à gauche la grande rue de la République, tourner à gauche [illegible] Bellon, contourner à droite le bureau des Postes et Télégraphes, on se trouve devant

L'Eglise Saint-Pierre (p. 23

et **La Bibliothèque** (p. 21

Revenir sur ses pas jusqu'à la place de la Poste, contourner à droite la Librairie Vignon, prendre la rue du Chancelier-Guérin, qui finit place Notre-Dame. A gauche se trouve

L'Eglise Saint-Frambourg (p. 23)

A droite,

L'Ancien Evêché (MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE) (p. 26)

et **La Cathédrale** (p. 22)

Face à ce dernier monument, remarquer un bel hôtel particulier en pierres et briques du XVI[e] siècle. Se porter sur l'autre place bordée d'arbres qui fait face au portail principal de ce monument. A droite derrière la rangée de marronniers, l'ancien hôtel historique de Vermandois. A gauche et au fond de cette place se voit

La Maison de Sully *ou Hôtel des Trois-Pots* (p. 28)

Tout à côté, l'entrée profonde et d'aspect moyenageux du

Vieux Château (p. 26)

Après la visite, descendre la rue du Châtel, remarquer à gauche un portail style gothique orné de feuilles de chêne sculptées qui fut l'entrée de

L'ancien Hôtel-Dieu (p. 26)

A cent mètres, sur le même côté, la place Aulas-de-la-Bruyère marque l'emplacement de la maison qui sauta par l'attentat de Billon. Plus bas on rencontre à droite

L'Hôtel de Ville (p. 21)

sur la place Henri IV. Au fond et à gauche de cette place suivre la rue de Beauvais bordée de vieux hôtels et de portails intéressants, on y remarque surtout

L'ancienne Eglise Saint-Aignan (THÉATRE) (p. 23)

Continuer dans la même direction jusqu'à la place de Creil, grand carrefour à gauche duquel se trouve une esplanade. Au milieu une petite pelouse et la grille du sentier qui mène aux

Arènes Gallo-Romaines (p. 29)

Après la visite, revenir sur l'esplanade, s'y maintenir en descendant vers la droite, on rencontre aussitôt

Le Montauban (p. 28)

Continuer la même avenue, on remarquera 200 mètres plus loin sur la gauche, une vue d'ensemble du Senlis moyenageux du plus bel effet, pignons et clochetons dominés par la flèche de Notre-Dame. C'est à cet endroit qu'eut lieu l'exécution des otages représentée par le magnifique tableau de l'Hôtel de Ville. Au bas de l'avenue, on arrive à l'abreuvoir de

L'ancien Couvent des Carmes (p. 26)

A l'angle de gauche de la rue face à l'abreuvoir, une grosse tour carrée qui servit à défendre le pont-levis et la porte de Paris.

Ici le visiteur doit changer d'itinéraire selon qu'il se trouve à pied ou en voiture

A PIED

Monter l'escalier du chemin de ronde qui se trouve sur le mur même de l'abreuvoir, en suivre le dédale, traverser la rue de la République, on se trouve sur les murs d'anciennes fortifications transformées en promenades. Après quelques mètres, on passe audessus de

La Poterne (p. 29)

Un escalier à gauche permet d'y descendre, mais dans ce cas remonter sur le mur. Plus loin on remarque à gauche, accolée aux fortifications, la partie sud de l'ancienne Abbaye de Saint-Vincent, que l'on visitera tout à l'heure.

A droite, une vue panoramique sur la campagne environnante, et à la hauteur même

EN VOITURE

Tourner à droite sur le pont ; plus loin la première à gauche, la rue de la Bretonnerie, traverser la grande rue de la République, on se trouve rue des Jardiniers. Cette rue qui a peu de maisons sur la gauche, laisse voir un grand mur couronné d'arbres qui fut une partie des fortifications du moyen âge et qui sert de promenade publique. Tourner la première rue à gauche, passer près d'un calvaire qu'on laisse à sa droite et continuer vers la ville. On voit à droite une forteresse appelée

Le Bastion (p. 29)

d'un grand moulin, on passe au-dessus de la Porte de Meaux.

Face au moulin, une forteresse appelée

Le Bastion (p. 29)

Continuer à gauche pendant quelques mètres et descendre malgré son aspect, le petit escalier qu'on trouve à gauche et qui mène rue de Meaux. Remonter cette rue à droite jusqu'à l'entrée de

puis, plus loin, passer sous la Porte de Meaux. Après avoir dépassé la voûte, la rue tourne doucement à gauche et mène à l'entrée de

L'ancienne Abbaye de Saint-Vincent (p. 25)

Après la visite, suivre à gauche la même rue qui passe devant

L'ancienne Eglise de la Charité (MUSÉE)
(p. 30)

continuer et au premier angle à gauche

L'ancien Hôpital de la Charité
(SOUS-PRÉFECTURE ET PALAIS DE JUSTICE)
(p. 21)

A droite, la grande rue de la République reconduit à

L'Hôtel du Grand-Cerf (p. 32)




Saint Vincent
Bastion
Ruines de l'Abbaye de la Victoire
Château de Montlévêque
Imprimerie E. Vignon Fils - Senlis

MONUMENTS PUBLICS

BIBLIOTHÈQUE & TRIBUNAL DE COMMERCE, HOTEL DE VILLE PALAIS DE JUSTICE & SOUS-PRÉFECTURE

La Bibliothèque (place Saint-Pierre)

(Ouverte le dimanche, de 9 h. 1/2 à 10 h. 1/2 du matin et le jeudi de 1 h. 1/2 à 3 h. 1/2).

Installée avec le Tribunal de Commerce, à droite de l'Eglise Saint-Pierre, dans un bâtiment qui dépendait jadis d'un séminaire fondé vers 1703 par Mgr de Chamillard. Elle contient près de 18.000 volumes.

L'Hôtel de Ville (place Henri IV)

A cet endroit Louis VII institua la Commune, ainsi que le prouve une charte de 1173, qui fut l'administration de la ville jusqu'en 1319, date de l'institution de la Prévôté. Le monument actuel fut bâti en 1495. Le buste d'Henri IV fut placé sur l'hôtel de ville lorsque le roi Charles X traversa Senlis, le 6 juin 1825, en revenant du sacre.

S'adresser au concierge (rémunération) pour visiter la salle restaurée des délibérations du Conseil municipal où est exposé le tableau historique de Mélingue, intitulé : *Exécution des Otages, le 14 juin 1418.* Les archives qui sont du plus haut intérêt, contiennent des chartes de Louis VII, de Louis VIII et d'Henri IV, des tablettes de bois recouvertes de cire établissant les comptes des trésoriers de la ville au XIV[e] siècle, le procès-verbal officiel de la tenue des Etats généraux en 1355, une délibération de l'assemblée de ville relative au passage de Jeanne d'Arc, en 1430, etc., etc.

Le Palais de Justice et la Sous-Préfecture

(Ancien Hôpital de la Charité, rue de la République)

Occupent un grave monument qui formait le principal corps de l'ancien Hôpital de la Charité (XVIII[e]). Dans les locaux secondaires sont installées une école et les prisons.

MONUMENTS RELIGIEUX

CATHÉDRALE NOTRE-DAME, ÉGLISE SAINT-AIGNAN (THÉATRE)
ÉGLISE SAINT-FRAMBOURG (DÉSAFFECTÉE)
ÉGLISE SAINT-PIERRE (MARCHÉ COUVERT)
GLISE DE LA CHARITÉ (MUSÉE MUNICIPAL)

La Cathédrale Notre-Dame

(place Notre-Dame et place du Parvis Notre-Dame)

La façade latérale qui s'offre à la vue a été construite de 1530 à 1556 et peut être considérée comme une des dernières manifestations du style gothique; mais le corps principal du bâtiment fut construit, au XIIe siècle, par l'évêque Thibault, en remplacement d'un autre édifice, bâti par l'évêque Eudes en 990, sur l'emplacement d'idoles renversées par Saint Rieul, lorsque celui-ci vint prêcher le christianisme. Consacré au culte en 1191, ce monument subit de nombreuses transformations. Incendié deux fois, en 1413 et en 1504. Le clocher, l'un des plus remarquables de France, par son élégance et sa sveltesse, s'élève à 78 mètres. (Pour y monter demander la clef au sonneur, place du Parvis, n° 1 (rémunération). Panorama splendide sur la ville et les forêts. L'intérieur de la cathédrale offre un vaste champ d'étude à l'archéologue, l'architecte et l'artiste (salle du chapitre, peintures, sculptures, reliques, vitraux, tombeaux, etc).

Un écrivain de talent a fait du monument la description suivante :

« Un architecte de génie a médité ce plan miraculeux, inventé les clochetons aigus et les grêles colonnettes qui flanquent l'édifice, effilent sa structure, précipitent son élan et cachent à nos yeux le passage où la tour carrée se transforme en une flèche octogonale, si bien que la pyramide extrême semble jaillir d'une longue corolle.

Puis, sans diminuer la pure beauté de la vieille cathédrale, les architectes de la Renaissance lui ont donné une parure de luxe, et l'ont enveloppée sans dommage

pour l'édifice ancien, par un miracle de goût et d'ingéniosité, de toutes ces dentelles et de toutes ces joailleries de pierre, colonnettes, balustrades, rampants découpés et lanternons ajourés. »

L'ancienne Eglise Saint-Aignan

Théâtre

(rue de Beauvais)

Cet édifice était l'une des nombreuses paroisses de la ville ; fondée peut-être par le roi Robert, elle montre encore de très curieux débris de l'art roman au XIe siècle, baie du XIVe siècle, les parties donnant sur la rue de Beauvais ont été refaites au XVIe siècle. La Révolution dispersa les souvenirs et les richesses accumulées par la Confrérie qui servait l'Eglise.

L'Eglise Saint-Frambourg (rue St-Frambourg)

Pour visiter l'intérieur, demander l'autorisation au propriétaire, 10, rue Saint-Frambourg.

Collégiale qui fut fondée par la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, sur l'emplacement d'un temple à Mercure. La première pierre du monument actuel fut posée en 1177 par Louis le Jeune. Longueur 45 mètres, largeur 12 mètres, hauteur des voûtes 13 mètres, se termine par une abside curviligne sans bas-côtés ni transepts. On remarque la pureté du style et l'harmonie des proportions ; à gauche de la façade s'élevait une grosse tour carrée qui fut démolie sous la Restauration.

Eglise Saint-Pierre

Actuellement Marché couvert le mardi et le vendredi

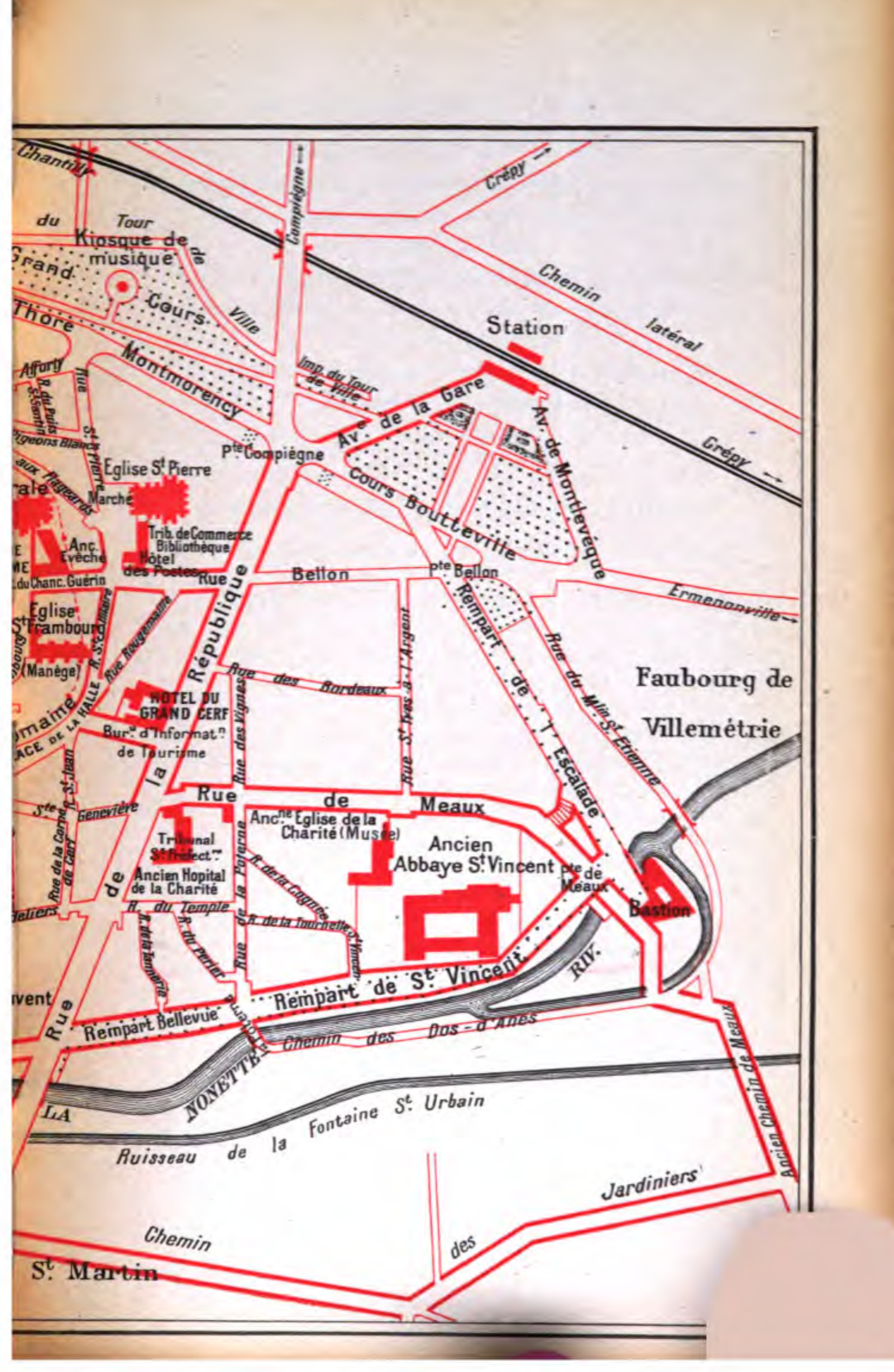
(rue Saint-Pierre)

Pour visiter l'intérieur ou monter au clocher, s'adresser au concierge qui habite dans le bâtiment du Tribunal de Commerce, sur la même place (rémunération).

Ce monument, œuvre gracieuse et intéressante, qui marque la transition à l'époque où l'art gothique allait

VILLE DE SENLIS

Faubourg de Villevert
Rue du Moulin du Gué du Pont
Pl. St Rieul
Boulevard Pasteur
Vélodrome
Rue Vernois
le Vieux Château
Rue du Chat-Haret
Imp. du Granier à Sel
Prieuré St Maurice
Enceinte Gallo
R. du Puits Tiphaine
PL. DE LAVARANDE
R. de la Poulaillerie
PLACE LANAVIT
Rue de la Chancellerie
R. aux Fromages
Creil ←
PLACE DE CREIL
Rue de Beauvais
PL. HENRI IV
Hôtel de Ville
Commissariat
Egl. St Aignan (Théâtre)
Rue du Châtel
Ancien Hôtel-Dieu
R. de la Tonnellerie
Rempart du Montauban
Av. Félix
Chantilly
R. de la Montagne St Aignan
Rue du Heaume
Fontaine des Etuves
Rue de Paris
Vieille Rue de Paris
Rue des Carmes
le Montauban
Rempart des Otages
Rue du Lion
Arènes
Faubg de la Fontaine des Arènes
R. de la Fontaine des Arènes
Pt de Paris
Faubourg



Chantilly
du
Tour
Kiosque de
musique
Grand
Cours
Ville
Thoré
Montmorency
Compiègne
Crépy
Chemin
latéral
Station
Imp. du Tour de Ville
Av. de la Gare
Av. de Montlevêque
Grépy
Pte Compiègne
Cours Boutteville
Eglise St Pierre
Marché
Trib. de Commerce
Bibliothèque
Hôtel des Postes
Anc. Evêché
du Chanc. Guérin
Rue Bellon
Pte Bellon
Ermenonville
Rempart de l'Escalade
Rue du Mlin St Etienne
Faubourg de
Villemétrie
Eglise St Frambourg
(Manège)
Rue de la République
Rue des Bordeaux
HOTEL DU
GRAND CERF
Bur. d'Informat.
de Tourisme
Rue des Vignes
Rue St Yves à l'Argent
Rue de Meaux
Ste Geneviève
Anc. Eglise de la
Charité (Musée)
Ancien
Abbaye St Vincent
Pte de Meaux
Tribunal
St Préfect.
Ancien Hopital
de la Charité
R. du Temple
Rue de la Poterne
R. de la Tournelle
Bastion
Rempart de St Vincent
Rempart Bellevue
Chemin des Dos-d'Anes
NONETTE
LA
RIV.
Ruisseau de la Fontaine St. Urbain
Ancien Chemin de Meaux
Jardiniers
Chemin des
St. Martin



MONUMENTS DIVERS

Ancienne Abbaye de St-Vincent.
Ancien Couvent des Carmes (Caserne), Ancien Évêché
(Musée archéologique), Ancien Hotel-Dieu,
Vieux Chateau
(Ancien Prieuré Saint-Maurice, Enceinte Gallo-Romaine).
Ancien Hotel de Vermandois, Maison de Sully,
Les Remparts
(Le Montauban, la Poterne & le Bastion).
Arènes Gallo-romaines

L'ancienne Abbaye de Saint-Vincent

Rue de Meaux (s'adresser au concierge, rémunération)

Cet abbaye fut fondée en 1060, par Anne de Russie, femme du roi Henri Ier, pour réaliser un vœu. Depuis, les transformations furent très nombreuses ; seule l'Eglise date de la fondation, flanquée d'un clocher ajouré, elle conserve bien le style et le caractère de son époque ; gracieuse et sobre d'ornementations à l'extérieur, on remarque cependant à l'intérieur quelques chapiteaux d'un travail soigné. Les travées, les transepts, le chœur et la nef sont très remarquables, l'architecte a su y réaliser une alliance parfaite de l'élégance et de la simplicité. A droite, près de l'église, voir le cloître reconstruit en 1660, curieux par ses colonnes monolithes ; magnifiques salles. En revenant vers la sortie on voit à sa gauche plusieurs bâtiments qui formaient autrefois le couvent de la Présentation, fondé en 1628, par l'évêque Nicolas Sanguin. Ils sont aujourd'hui réunis au collège Saint-Vincent, créé en 1836, et qui depuis cette époque a formé de nombreuses célébrités françaises, entre autres les José-Maria de Hérédia et Wolf, le maréchal Canrobert, les généraux Henriot et Benoist, les explorateurs Versepuy et Lion, etc., etc.

L'ancien Couvent des Carmes

Actuellement Quartier de cavalerie

(rue Vieille-de-Paris)

Fondé vers 1303, par des religieux nommés les Bons-hommes qui, par suite de manque de ressources pour entretenir leurs édifices, durent les vendre aux Carmes déchaussés en 1641. L'architecture, intéressante à l'intérieur est plus simple à l'extérieur; la chapelle subit plusieurs réparations, surtout au XVII[e] siècle, car, par sa proximité des fortifications, elle était très exposée aux coups des assiégeants.

L'ancien Evêché

Actuellement Musée archéologique

(rue du Chancelier-Guérin)

Cet édifice en partie d'aspect moderne fut le palais épiscopal depuis saint Rieul jusqu'à Mgr de Roquelaure, aumônier de Louis XV et de Louis XVI, qui le quitta à la suppression de l'évêché en 1790. Il est appuyé sur le mur romain. L'aile de droite, qui date du XIII[e] siècle, est la seule partie qui reste de l'époque. Le peintre Couture y eut son atelier.

L'ancien Hôtel-Dieu

(rue du Châtel)

Construit vers 1208, le tympan de feuilles de chêne date du XIII[e] siècle, les pièces intéressantes, telles que les fonts baptismaux et le trumeau qui partageait la porte en deux ont été recueillis au musée archéologique. Les grandes colonnes à chapiteaux supportent des voûtes qui dénotent l'importance de cet établissement qui fut dirigé en dernier lieu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, mais qui ne put résister aux révolutions.

Ruines du Vieux Château

PRIEURÉ SAINT-MAURICE, ENCEINTE GALLO-ROMAINE

(rue du Châtel)

Propriété du comte Turquet de la Boisserie qui

gracieusement en permet la visite. Sonnez, un concierge-cicérone vous recevra (rémunération). Sous sa conduite se diriger vers la gauche à l'extrémité du parc, puis se retourner du côté d'où l'on vient, le panorama est l'un des plus pittoresques et des plus artistiques que la vieille ville nous offre. A droite, l'on voit le Prieuré Saint-Maurice, fondé par Saint Louis en l'honneur des martyrs de la légion Thébaine ; au rez-de-chaussée, on admire trois fenêtres ornées de sculptures du XIII[e] siècle, éclairant une salle restaurée très intéressante (tapisserie flamande du XV[e] siècle), au 1[er] étage, la charpente de la toiture qui est un véritable chef-d'œuvre d'élégance et de solidité. En quittant le Prieuré, on voit en face, le mur de l'Enceinte Gallo-Romaine, à droite, trois groupes de ruines qui s'étendent l'un derrière l'autre.

Le premier, celui que nous voyons adossé à la tour est bâti sur la demeure du gouverneur romain, dont le rez-de-chaussée actuel faisait partie ; on accède au premier étage par un balcon du XV[e] siècle, dans une pièce qui fut la chambre d'Henri IV, cheminée monumentale du XV[e] siècle, peintures murales, autres pièces ménagées à l'intérieur de la tour romaine.

Passons au deuxième groupe. Le rez-de-chaussée, en partie enterré, laisse voir un pilier du VII[e] siècle et des portes du XIII[e] siècle ; le premier étage où l'on ne peut accéder, fut la chapelle du château, on y remarque une porte romane datant du XII[e] siècle, une plus grande datant du XI[e], l'entrée d'un souterrain qui reliait le château à l'abbaye de Chaâlis, à 12 kil. et au château-fort de Montépilloy, à 6 kil.

Le troisième groupe est un fort romain qui constitue le meilleur type de l'art de la défense à cette époque ; on y accède par un passage donnant sur les prisons que l'on voit encore. Pépin, duc d'Aquitaine, petit-fils de Charlemagne, mourut en 864 au fond d'un de ces cachots. La partie supérieure domine la porte aiguillière et la place du Parvis ; on peut, en suivant le mur d'enceinte, visiter l'intérieur d'une autre tour romaine qui subit des transformations restées inachevées et qui fit partie des appartements royaux.

Descendre en remarquant un contrefort gallo-romain

construit à l'instar des Grecs en pierres cubiques sans ciment.

Se diriger vers le potager en passant sous le mur d'enceinte, on se trouve dans les fossés de la ville romaine. Les tours dont les baies sont rebouchées ont, celle de droite une fenêtre du XIIIe siècle, une croisée Henri II à côté, celle de gauche, démolie à sa base, en laisse voir le mode de construction.

Henri IV fut le dernier souverain qui habita ce château, qui était évidemment beaucoup plus important encore que ne le laissent voir ses vieux murs, malgré son mauvais état à cette époque, il servit encore de siège au Présidial et pour rendre la justice jusqu'en 1780. Quitter le château par le même chemin.

Hôtel de Vermandois

Ancien hôtel historique, place du Parvis-Notre-Dame.

Maison de Sully ou Hôtel des Trois-Pots
(rue du Châtel)

Construit en pierres et briques, ce vieil édifice avait déjà sa bizarre enseigne dès 1292. Ses caves sont profondes et intéressantes. Parmi les personnages illustres qui habitèrent cet hôtel on cite encore le comte de Saint-Pol et le maréchal de Schonberg.

LES REMPARTS

Limitant la ville à l'Ouest, au Sud et au Sud-Est, dominant la Nonette. Promenade intéressante, belle vue. On y remarque :

Le Montauban

Sorte de tour carrée que l'on construisit vers 1588 selon les ordres d'Henri IV, pour consolider les remparts et parer aux nouveaux moyens d'attaque dont on commençait à se servir. C'est dans les fossés du Montauban que les arbalétriers de la ville s'exerçaient au tir, ce noble exercice est devenu un jeu que pratiquent encore aujourd'hui un grand nombre de bons citoyens épris de sport. Ils perpétuent une tradition qui remonte à 1538.


Chateau de Vallière
Ile des Peupliers
Tombeau de J.J. Rousseau
Ruines du Chateau Féodal de Montemilly
Chateau de la Reine Blanche

La Poterne

Petite porte basse qu'on laissait presque continuellement ouverte et de préférence aux autres afin de permettre aux habitants de se rendre dans la campagne. Etant défendue naturellement par un cours d'eau, elle offrait moins de risques que les grandes portes ; en cas de surprise l'ennemi ne pouvant pas s'y introduire brutalement.

Le Bastion

Fut construit comme le Montauban sous le règne de Henri IV, pour augmenter les facilités de défense de la ville. Il se compose d'une très grande terrasse flanquée à gauche d'une grosse tour qui était à l'époque complètement entourée d'eau. On visite la cour intérieure, des souterrains et des voûtes d'abris et de magasin de réserve en s'adressant à la porte donnant sur le rempart (rémunération).

Les Arènes Gallo-Romaines

Ont été découvertes par M. Vernois en 1865 et acquises par le Comité archéologique. Le côté par lequel on y arrive était une voûte ornée de colonnades se surbaissant vers le sol de l'arène ; à droite et à gauche, deux chambres, l'une recouverte de dalles, l'autre voûtée ; même disposition à l'autre extrémité. En avant de ces deux chambres, deux escaliers donnaient accès sur le podium et les premiers gradins ; au centre, deux vomitoires permettaient aux spectateurs d'occuper les gradins supérieurs ; en dessous de ces galeries, au niveau du sol de l'arène, se trouvent de petits sacellums autrefois peints et encore garnis de niches à l'intérieur, que l'on suppose destinées à contenir les huiles et les produits dont se servaient les gladiateurs pour l'entraînement et les combats. Le puits reste une énigme quand on veut expliquer ici sa présence. Ce rare monument, qui marque l'importance de la ville sons la domination romaine, paraît avoir été construit vers l'an 200, l'arène elliptique mesure 42 mètres sur 35 et les gradins contenaient 10.000 spectateurs. On y découvrit des sculptures, de nombreuses

monnaies de César à Gratien (383), des tuiles décorées, un cachet d'oculiste, etc.

Un Comité, dont les membres sont recrutés parmi les personnalités les plus actives du monde des arts et des belles-lettres étudie la possibilité de donner des représentations théâtrales appropriées dans ce cadre merveilleux.

MUSÉES

Le Musée Municipal

(rue de Meaux, dans l'ancienne Eglise de la Charité)

Ouvert au public tous les dimanches de 1 h. à 5 h.

Ce monument faisait partie de l'ancien hôpital de la Charité, fondé par un prêtre, Jacques Jolly, et construit vers 1706. La façade, très harmonieuse, est trop mal disposée dans une rue étroite pour produire son effet. On cessa d'y célébrer le culte en 1839 et un Musée artistique municipal y fut installé en 1887.

On y remarque :

Ancien : *Vierge bysantine*, panneau peint daté de 1501. *Religieux en prières*, attribué à Gérard Dow, etc.

Portraits par Van Gorp, Boilly, de Brémond, etc.

Tableaux de genre et Paysages :

De Bellel : *Solitude.*
Berthelon : *Tempête sur la jetée du Tréport.*
René Bellotte : *Les tours du port de La Rochelle.*
Eugène Bouding : *Sur la plage de Trouville.*
Dameroy : *Les bords de la Sarthe, effet du soir.*
Delance : *Le retour du drapeau.*
Flameng : *Marie-Antoinette allant au supplice.*
Gelhay : *Aux Enfants Assistés, l'abandon.*
Haquette : *Le retour du bois.*
Hereau : *Les Moutons au parc, effet du soir.*
René Lami : *L'Institut, effet du matin.*
Lœwe Marchand : *Adam et Eve chassés du paradis terrestre.*
De Montholon : *Pâturage.*
Pelez : *Asphyxiée.*

Renard : *Les Sœurs allant à Matines.*
Ribot : *Les œufs sur le plat.*
Serenne : *Un chagrin de famille.*
Tattegrain : *Retour de pêche à Berck.*
Etc., etc.

AQUARELLES de Brissox de Varvelle, Gavarni, Mme de Mornard, Mlle Popelin, Mme de Rothschild.

Dessin à la plume de David ; gravures ; eaux-fortes et lithographies.

Faïences ; porcelaines ; vieux Rouen ; vieux Delft ; Plat de Bernard de Palissy.

Gracieux groupe en biscuit de Sèvres : *Les trois Grâces désarmant l'Amour.*

SCULPTURES : Vieux bois du XVIe siècle.

L'Oiseleur, statue en marbre par Truphème.

Washington couronné par l'Immortalité, bronze par Emmanuel Frémiet.

Attentat de Fieschi, haut-relief de Chardigue.

Et nombreux moulages du Musée du Louvre.

Musée Archéologique

(place Notre-Dame, dans l'ancien Evêché, voir page 26)

Formé par la Société archéologique de Senlis, il contient des merveilles de l'art ancien, une très grande quantité d'armes, de médailles, de statues et de toutes espèces d'objets des époques les plus reculées. Trouvés dans la région, ils ont servi à reconstituer l'histoire si intéressante de Senlis.

Il est à souhaiter qu'une organisation spéciale permette d'ouvrir régulièrement au public cette incomparable collection.

Théâtre

(rue de Beauvais, dans l'ancienne Eglise Saint-Aignan, voir page 23)

Quelques Excursions
autour de Senlis

On trouvera au **Bureau d'Information de Tourisme,** *47, grande rue de la République, tous les renseignements relatifs à la location de voitures ou d'automobiles pour faire les excursions ci-dessous indiquées.*

Suivre sur la carte l'itinéraire de chaque excursion.

Excursion aux Ruines de l'Abbaye de la Victoire

(Parcours : 5 kilomètres)

Quitter l'hôtel du Grand-Cerf en prenant la grande rue de la République à gauche, la rue Bellon à droite, suivre la route de Nanteuil, on rencontrera (1 kil.) à droite le château de Valgenseuse, entouré d'un parc dessiné d'après Le Nôtre ; 1 kil. 500 plus loin, formant angle droit avec la route, une superbe avenue de marronniers, s'y engager jusqu'à la grille du château, passer sa carte pour demander l'autorisation de visiter ; si elle est accordée, le concierge vous dirigera vers les ruines d'une abbaye fondée le 8 mars 1222 par Philippe-Auguste, en l'honneur de la victoire de Bouvines. Statues de Saint Jean et de Saint Nicolas. Pillée par les Anglais au début du XVe siècle, reconstruite en 1472 par Louis XI, achevée seulement en 1519, fut supprimée et démantelée en 1783, à la demande de Talleyrand-Périgord, archevêque de Reims, pour mettre fin aux scandales et aux abus des religieux.

Après la visite ne pas reprendre l'avenue mais suivre à gauche le chemin qui longe le mur du parc et qui conduit dans Villemétrie, petit faubourg de Senlis, tourner à gauche, passer sur le pont, et au-delà d'une tour abandonnée, qui fut un moulin à vent, passe un chemin qui rentre à Senlis.

Excursion à Notre-Dame de Bon-Secours et au Château de Chamant

(**Parcours** : 6 kil., pour piétons ;

Bicyclistes, 500 mètres de machine à la main)

Quitter l'hôtel en prenant à gauche la grande rue de la République, à la suite la rue de Compiègne, puis l'avenue de même nom, au n° 46 tourner à droite le chemin de Bon-Secours. Visiter la chapelle reconstruite en 1896 par Mme veuve Geoffroy sur l'emplacement d'une autre plus petite dont il ne reste que le chœur actuel. Pour y pénétrer s'adresser à la gardienne. Beaux vitraux modernes. Pèlerinage établi par les Capucins en 1606 ; voir dans le parc la source de la Vierge.

Remonter à la porte d'entrée, tourner à gauche un chemin qui, passant derrière la chapelle, longe le mur de clôture et descend dans la vallée, il aboutit à l'extrémité de la rue principale de Chamant que l'on remonte jusqu'à la première rue à droite qui conduit à l'église ; le clocher date du XIIe siècle, les autres parties sont du XVe et XVIe. A l'intéterieur chapiteaux du XIe siècle, tombeau de la première femme de Lucien Bonaparte, Eléonore Boyer.

Contourner l'église, puis à 100 mètres, tourner à gauche, ensuite à droite, on se trouve dans une grande avenue à l'extrémité de laquelle est situé le château de Chamant, construit par Napoléon ; à droite, des écuries de course très renommées appartenant au propriétaire actuel du château ; la première route à gauche rentre directement à Senlis, par le Moulin et la Fontaine Saint-Rieul.

Excursion à la Butte d'Aumont

FORÊT D'HALATTE

(Parcours : 8 kilomètres)

Quitter l'hôtel en prenant la grande rue de la République à gauche, boulevards extérieurs à gauche ; au premier calvaire descendre à droite la rue du Moulin-du-Gué-de-Pont jusqu'au second calvaire, prendre le chemin qui oblique à gauche (route d'Aumont), traverser la forêt et le village dans toute sa longueur, à droite une église du XVe siècle,

continuer dans la même direction. Après avoir dépassé la dernière propriété close, un chemin sur la gauche, pour piétons seulement mène au pied de la butte de sable (123 m. d'altitude). Magnifique panorama sur Senlis, les forêts d'Halatte et de Chantilly. Revenir au village, prendre la route face à l'église qui rejoint la route de Senlis à Creil, que l'on suit à gauche pour le retour.

Excursion à la Butte des Gens d'Armes

FORÊT DE CHANTILLY

(Parcours : 9 kilomètres)

Pour cette excursion, le Bureau d'Information prête gracieusement une clef qui permet d'ouvrir les barrières de certaines routes interdites au roulage public.

Quitter l'hôtel en prenant à droite la grande rue de la République, suivre tout droit, on traversera le faubourg Saint-Martin. Après un kilomètre de plaines, on entre en forêt. Ne pas quitter cette belle route pendant 2 kil. 500 jusqu'à ce que l'on rencontre à gauche la croix de Pontarmé, là un poteau indicateur du T. C. F. met dans la direction. Ouvrir la barrière, puis s'avancer à 500 mètres de la butte, où les autos doivent s'arrêter; faire à pied l'ascension de la butte (altitude 103 mètres). Magnifique panorama sur Senlis, les forêts de sapins d'Ermenonville et de Chantilly, immense étendue de bruyères. On peut revenir à Senlis par un sentier qui du haut de la butte descend vers le Poteau Neuf, lequel indique plusieurs chemins de retour à travers de magnifiques sapins.

Excursion à la Tour de Montépilloy

(Parcours : 17 kilomètres)

Sortir de l'hôtel en prenant la grande rue de la République à gauche, passer le pont du chemin de fer, s'engager à droite, route de Crépy. Après 6 kil., on aperçoit à droite sur une hauteur (125 mètres d'altitude), la tour d'un ancien château féodal, puis bientôt sur la droite le chemin de Montépilloy, très accessible aux automobiles.

Ces restes imposants, aujourd'hui aménagés en ferme, attestent un ouvrage du XIIe siècle, transformé au XIVe,

entouré de fossés profonds et flanqué de tours dont le donjon avait 45 mètres de hauteur. Habité par différents seigneurs, on y trouve les Bouteillers en 1277 puis successivement les d'Orgemont, les Lorris et les Montmorency. L'altière forteresse fut, le 15 août 1429, le témoin d'une furieuse bataille entre l'armée du roi Charles VII menée par Jeanne d'Arc et les Anglais commandés par Bedford. On rapporte que la Pucelle y fit des prodiges d'audace en allant battre de son étendard, les retranchements des Anglais aux abords du château. Démantelé par Henri IV. Après une visite intérieure accordée par le sympathique propriétaire, on retourne à Senlis par la même route.

Excursion au Château et aux Ruines de l'Abbaye de Saint-Christophe

FORÊT D'HALATTE

(Parcours : 16 kilomètres)

Quitter l'hôtel en prenant la grande rue la République à gauche, à la suite l'avenue de Compiègne, on arrive au lieu dit le Poteau, faubourg de la ville formant fourche, jonction des routes Paris, Lille, Maubeuge ; prendre la grande route de gauche puis la première à droite, laquelle, bordée de haies, traverse une magnifique propriété ; dans la même direction, on passera aux poteaux Saint-Priest et des Blancs-Sablons, après ce dernier une plaine vient en bordure de la route, prendre alors le cailloutis à gauche et plus loin à droite, monter à Saint-Christophe (altitude 145 mètres), magnifique panorama sur les forêts et la vallée de l'Oise ; avec autorisation on peut visiter ce qui reste du prieuré de Saint-Christophe fondé en 1061, par Waleran, camérier de France, l'église date du XIIe siècle, on y remarque d'intéressantes sculptures, des peintures du XIIIe, des armoiries, une belle statue de Saint Christophe du XVIe, des pierres tombales, etc., etc.

Descendre en suivant la route qui tourne devant le château et amène au village de Fleurines, prendre à gauche la grande route qui passe devant son église et qui rentre directement à Senlis.

Une variante agréable consiste à prendre, aussitôt passé devant l'église, la première rue à droite, puis après le cimetière, la route d'Auteuil à gauche, qui par le carrefour de la

Déroute et le poteau de la Belle-Croix, fait rejoindre la grande route de Senlis.

Autre variante : deux kilomètres après le village de Fleurines, que l'on a quitté par la route directe, prendre à gauche la route des Grands-Chênes au poteau T. C. F. jusqu'au carrefour Bertrand, après un kilomètre, faire à pied, sur la gauche, l'ascension de la butte du Chêne-à-l'Image (altitude 145 mètres). Vue splendide sur Senlis, revenir sur ses pas et, le dos à la butte, prendre la route Cartouche qui oblique à gauche pour rejoindre la chaussée de Pontpoint par laquelle on a passé au début de l'excursion et qui ramène à Senlis.

Excursion au Mont Pagnotte

FORÊT D'HALATTE

(Parcours : 25 kilomètres)

Quitter l'hôtel en prenant la grande rue de la République à gauche, l'avenue de Compiègne, on arrive au Poteau, faubourg de la ville, formant fourche, prendre la grande route de gauche, puis la première à droite, laquelle bordée de haies traverse une magnifique propriété construite pour Lucien Bonaparte ; suivre toujours droit devant soi, on passe aux Poteaux Saint-Priest, des Blancs-Sablons, la Croix Saint-Rieul, le Poteau de la Futaie, à ce dernier tourner à droite jusqu'à la Croix de Villers, à gauche jusqu'au Poteau d'Yvillers. Faire à pied l'ascension du Mont Pagnotte (altitude 220 mètres). Panorama sur les forêts, la vallée de l'Oise, arbres magnifiques, flore spéciale, sources nombreuses, pierre du méridien, refuge des grands animaux de forêt.

Les automobiles peuvent atteindre facilement le sommet en allant du Poteau de la Futaie au Poteau de la Croix du Grand-Maître, que l'on passe directement sans s'y arrêter, plus loin à droite (virage aigu) la route monte en lacet au sommet du Mont.

Revenir par le même chemin jusqu'au Poteau de la Futaie, puis en longeant la route qui est bordée à sa droite d'une voie ferrée jusqu'au Poteau du Grand-Maître, se diriger vers la gauche sur l'avenue qui mène à la Fontaine des Lys et à l'obélisque élevé sur des rochers à la mémoire de Napoléon, les autos qui accèdent ici difficilement sont, ainsi que les voitures, obligés de retourner au Poteau du Grand-Maître et de continuer la route ferrée qui les y avait amenés, ils rencontreront presque aussitôt la route nationale qui, à gauche, retourne directement à Senlis.

Les cyclistes et les piétons retrouveront la même route dans le prolongement du sentier qui va de la fontaine à l'obélisque et au-delà.

Excursion aux Etangs de Comelle

FORÊT DE CHANTILLY

(Parcours : 30 kilomètres)

Se munir de la même clef indiquée à l'excursion de la Butte des Gens d'Armes.

Quitter l'hôtel en prenant à droite la grande rue de la République, suivre tout droit, on traversera le faubourg Saint-Martin. Après un kilomètre de plaines, on entre en forêt, ne pas quitter cette belle route pendant 2 kil. 500, puis à la hauteur de la Croix de Pontarmé, prendre à droite la « Vieille Route » cailloutée, qui va directement au Carrefour de la Table. Descendre à gauche la route d'Hérivaux ; face aux Etangs, tourner à droite pour suivre la berge jusqu'au château de la Reine-Blanche, rendez-vous de chasse bâti en 1846 sur l'emplacement d'un manoir féodal. Passer sous le viaduc du chemin de fer, bel ouvrage d'art élevé à 39 mètres sur un sol très marécageux, prendre la route tournant légèrement vers la gauche qui mène à Coye ; dans le pays, tourner à gauche pour Orry-la-Ville. L'archéologue curieux quittera un moment ce village pour aller voir sur le plateau qui s'étend vers la gauche, une maison de garde, prieuré en 1171, mais surtout la Lanterne des Morts, monument du XIIIe siècle absolument unique dans le Nord de la France. Traverser Orry-la-Ville, gagner La Chapelle-en-Serval, pour y prendre à gauche la grande et belle route de Senlis.

Variante : Après avoir contourné les étangs de Comelle, on peut remonter au Poteau de la Table et prendre à gauche le pavé qui arrive face au château de Chantilly (Musée Condé), ouvert le jeudi et le dimanche, du 15 avril au 15 octobre, jours de courses exceptés ; le samedi, de 1 h. 1/2 à 6 heures, entrée 1 franc.

Après la visite, se diriger vers Chantilly en prenant à droite la route qui passe sous une porte monumentale. Tourner la première route à droite qui, par Vineuil et Saint-Firmin rentre à Senlis.

Excursion à Ermenonville et à l'Abbaye de Chaâlis

FORÊT D'ERMENONVILLE

(Parcours : 30 kilomètres)

Quitter l'hôtel en prenant la grande rue de la République à gauche, la rue Bellon à droite, puis la route qui en est le prolongement jusqu'à Montlévêque. A l'entrée de ce village, tourner à droite pour le traverser, puis route directe jusqu'à Ermenonville ; dans la forêt, on rencontrera à droite une vaste et curieuse étendue de sable appelée le Désert.

A Ermenonville, visiter le parc (jeudis, dimanches et jours fériés), l'île des Peupliers ou est le tombeau de J.-J. Rousseau, le Temple de la Philosophie et quantité de sites pittoresques. Le château appartient au prince de Radziwill, il est construit sur l'emplacement d'un autre moins conséquent qui existait déjà en 1136. Statue de J.-J. Rousseau sur la place du village. Plus haut, l'église nouvellement restaurée date du XIIe siècle. Retour par le même chemin, mais se diriger sur l'abbaye de Chaâlis en prenant la deuxième route à droite qui passe entre les étangs et arrive face au château, les autos devront prendre la troisieme route à droite, moins pittoresque mais meilleure ; demander l'autorisation de visiter.

Ces magnifiques ruines ont été à partir de 1202 une abbaye célèbre et florissante, consacrée par le chancelier Guérin le 20 octobre 1219. Visitée par la plupart des rois de France, notamment par Saint Louis, qui y transporta de nombreuses reliques. L'architecture est un chef-d'œuvre dont l'art et la beauté sont à demi révéles par les seuls murs qui restent. La chapelle restaurée date du XIIIe siècle ; on remarque une grande élégance dans ses colonnades, de beaux vitraux, une peinture murale de l'école italienne, des mosaïques, etc.

Le Tasse y écrivit la *Jérusalem délivrée*.

Le château fut construit en 1736.

Continuer la route sur Fontaine-les-Corps-Nuds, on prendra ensuite à gauche la direction de Borest, ancien bourg fortifié qui existait déjà sous Clovis. L'église porte les empreintes du XIIe siècle et des siècles suivants. Le château seigneurial transformé en ferme vaut qu'on s'y arrête. A la sortie du village, pierre druidique nommée la (Queusse) de Gargantua ; continuer la même route qui rentre directement à Senlis.

Excursion à Mortefontaine et à Montmélian

FORÊT D'ERMENONVILLE

(Parcours : 40 kilomètres)

Au départ suivre le même itinéraire que pour l'excursion précédente mais ne pas s'arrêter à la Croix de Pontarmé, suivre tout droit jusqu'à Pontarmé, à l'entrée et à droite du village visiter le manoir seigneurial, entouré d'eau, transformé en ferme ; à côté de l'église, prendre à gauche la route de Thiers où l'on trouvera les belles ruines d'un château construit au XIIIe siècle qui appartint successivement aux Bouteillers, à Jean de Tilly et qui fut pillé par les Jacques en 1279 alors qu'il appartenait aux évêques de Beauvais. Traverser le village jusqu'au pavé de Neumoulin. Là commencera une série de vues pittoresques où les beautés de la nature fournissent aux artistes mille ravissants paysages ; après avoir traversé ce village où il ne reste que la ruine et la désolation, dans un cadre de verdure, on rencontre à droite et à gauche, vers Mortefontaine, une vieille tour, de magnifiques prairies, des roches grises, du sable, des sapins, des fougères en des sites poétiques et grandioses à la fois, où plus d'un peintre célèbre vint chercher son sujet.

La route cahoteuse tourne à droite en laissant à gauche, au loin, sur une butte de sable (altitude 96 mètres, beau panorama), une petite chapelle dédiée à Sainte Marguerite des Grès, dont il est mention en des documents datant de 1146.

Traverser Mortefontaine ; à l'extrême gauche du village voir le château qui eut sa vogue sous l'empire. Joseph Bonaparte y donnait de splendides fêtes auxquelles prenaient part les célébrités politiques, scientifiques et artistiques de l'époque. Face au château est le vaste parc de Vallières, visible le jeudi et le dimanche ; sur les bords du lac de l'Epine un magnifique château vient d'être construit. Revenir sur ses pas pour se diriger vers Plailly, église remarquable par la collaboration de plusieurs styles depuis le XIIe siècle, qui ont réussi à produire un ensemble proportionné. Les seigneurs de Plailly habitèrent le château de Bertrandfosse construit au XVe siècle et flanqué de quatre tours. Traverser le village pour gagner vers la gauche les hauteurs de Montmélian (altitude 200 mètres). Sur ce mont qui domine une

étendue considérable, depuis Paris jusqu'à la forêt de Compiègne, les Romains construisirent un temple à Mercure, le roi Philippe, fils de Robert, établit une forteresse sur les ruines de ce temple, les seigneurs de la contrée la transformèrent en château et l'habitèrent successivement. Le prieuré dont il reste la très intéressante chapelle, fut construit au XIIe siècle. Ce lieu est devenu un pèlerinage célèbre. Revenir à Plailly, place de l'église, prendre à gauche la route de la Chapelle-en-Serval qui rejoint la route nationale pour rentrer vers la droite à Senlis.

NOTA

En suivant la carte des excursions autour de Senlis on remarque qu'il est possible de modifier les itinéraires indiqués soit pour les allonger, les diminuer ou les combiner l'un avec l'autre, mais d'une façon générale les parcours tels qu'ils sont organisés sont les plus pratiques pour voir beaucoup dans le minimum de temps.



Senlis

D'opale au clair de lune et de pourpre au soleil
Mes pierres, dit Senlis, parlent à tout poète :
En haut de la colline, où je semble en sommeil,
Je rêve bien souvent à tous ceux qui m'ont faite.

La forêt recula pour laisser mes amours
Elever dans l'air pur leurs demeures sereines :
Je fus gallo-romaine avec mes vingt-huit tours,
Dont seize, encor debout, dominent mes arènes.

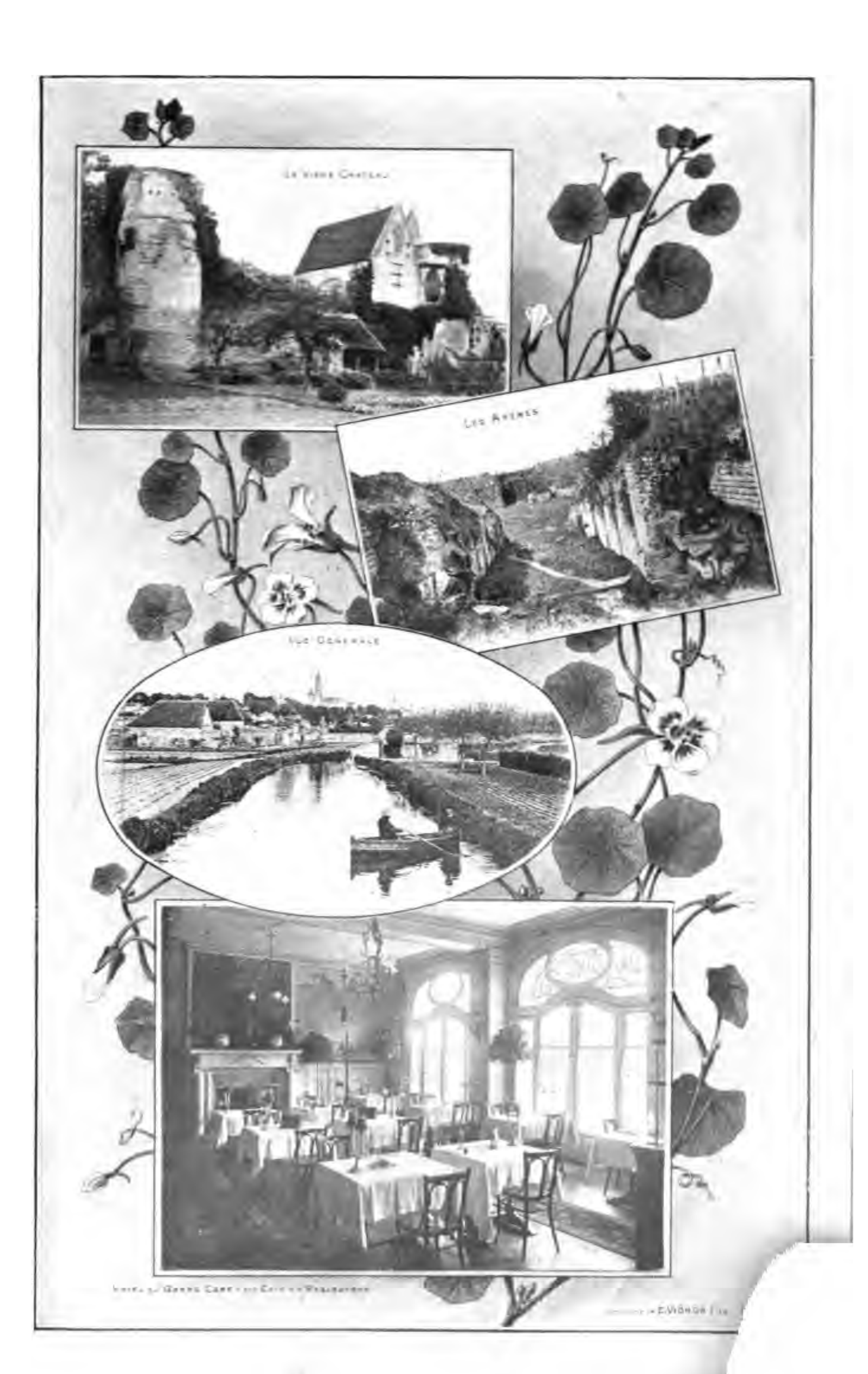
« *De gueules au pal d'or* », mon écu fièrement
Porta l'honneur, avant la fleur de lys royale,
Et l'heur d'Henri-le-Grand prit son commencement
Au sein de ma cité, tolérante et loyale.

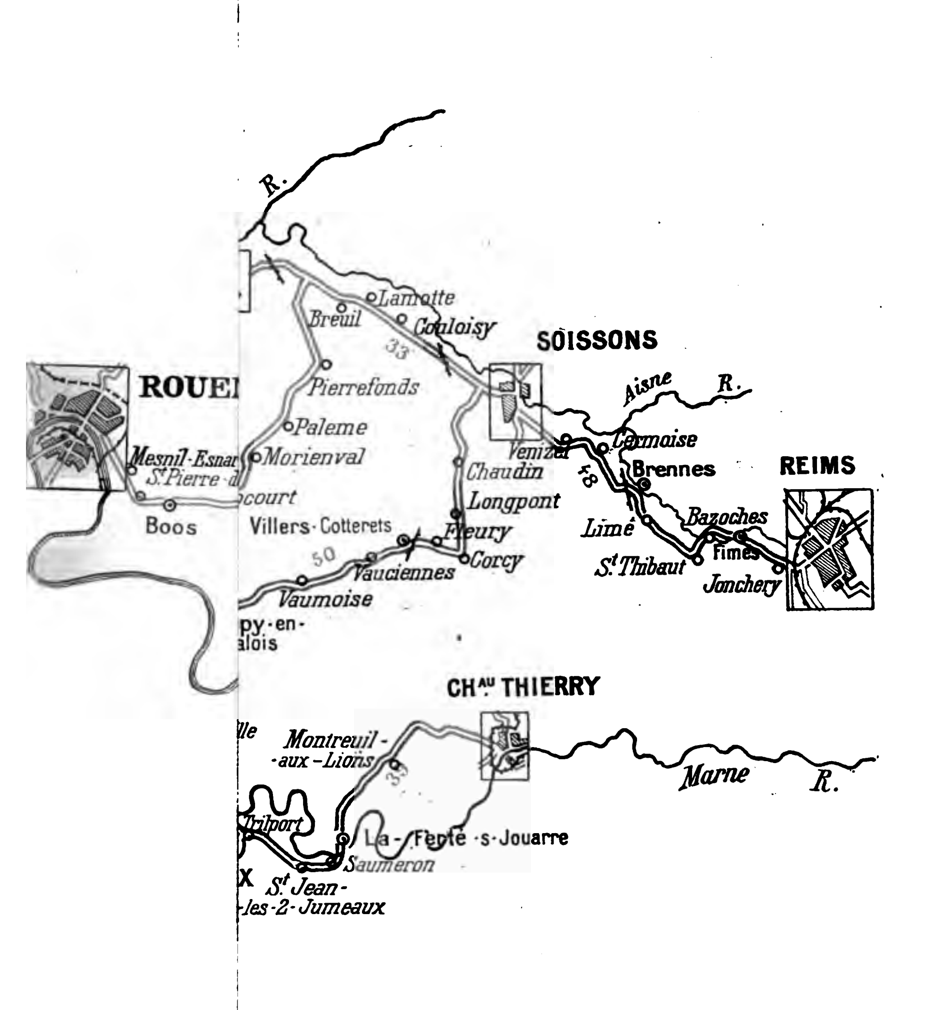
D'Halatte en Chantilly mes longs regards contents
Comme ceux de Rousseau qu'aimait Ermenonville,
Ne se lassent jamais d'admirer les printemps
Qui savent rajeunir mon cœur de vieille ville.

Et lorsqu'avant l'hiver, les automnes dorés
Font valser sur ses murs le zéphyr et la feuille,
S'envolant avec eux, mes songes adorés
Sillonnent en tous sens l'azur qui se recueille.

La Nonette à mes pieds me chante une chanson
Harmonieuse et lente : on ne l'entend qu'à peine,
Et sur mes toits pointus les vents à l'unisson,
Pour ne pas me troubler, retiennent leur haleine.

On dirait que je suis la sœur d'un calme port
Où la voile blessée en guérissant se ploie :
J'en sais long, voyez-vous, sur la vie et la mort,
Sur la haine et l'amour, sur la peine et la joie.


Le Vieux Château
Les Arènes
Vue Générale


R.
Lamotte
Breuil
Couloisy
33
SOISSONS
ROUEN
Pierrefonds
Aisne
R.
Paleme
Cermoise
Mesnil-Esnar
Morienval
Venizel
Brennes
REIMS
St Pierre-d
Chaudin
48
court
Longpont
Boos
Villers-Cotterets
Limé
Bazoches
Fleury
Fimes
50
Corcy
St Thibaut
Vauciennes
Jonchery
Vaumoise
py-en-
alois
CHau THIERRY
lle
Montreuil-
-aux-Lions
39
Marne
R.
Trilport
La-Ferté-s-Jouarre
Saumeron
X
St Jean-
-les-2-Jumeaux

Les plus doux préjugés ont chez moi demeuré :
Par les yeux des maisons j'ai vu porter en terre
Jeunes autant que vieux ; j'ai bien souvent pleuré,
Car j'ai même entendu l'alarme de la guerre

J'ai vu les arcs tendus des murs du Montauban
Faire voler l'effroi dans l'armée ennemie,
J'ai vu l'otage fier, traité comme un forban,
De gloire auréoler le billot d'infamie.

Mais aussi, maintes fois, j'ai vu les fiancés
Se hâter vers l'hymen en sémillant cortège
Et, les nuits de Noël, les anges trop pressés
Laisser choir en riant mille espoirs sur la neige.

Comme une bonne sainte au vêtement ailé,
Au corps émacié par la foi primitive,
Levait sa fine main dans un geste étoilé,
Ma grande église lève une flèche attentive.

Dans son élan léger, à toutes les maisons
Elle voudrait montrer le même ciel sans cesse
Et dire qu'ici-bas toutes les oraisons
Montent — venant du cœur — vers le Dieu de sagesse.

Quand les rayons du soir de leurs merveilleux ors
Font flamboyer son porche aux multiples spirales,
Dans sa robe de pierre aux élégants décors,
Elle est la plus jolie entre toutes les cathédrales.

Elle a su résister contre le goût mauvais
Et le coup d'œil qu'elle offre est si plein de justesse
Qu'*Amiens, Chartres, Paris, Reims, Rouen* et *Beauvais*
De loin semblent sourire à sa délicatesse.

Près d'elle ayant Saint-Pierre au portail ravissant,
Saint-Rieul, Saint-Frambourg à l'immense rosace,
Saint-Aignan, Saint-Etienne et surtout Saint-Vincent,
Elle peut rappeler *Notre-Dame d'Alsace.*

Sa cloche chante : Amis j'ai longtemps médité,
En regardant tourner l'orbe de la fortune :
Vos pères ont bâti l'hôtel de la charité,
Les fontaines, l'école et la maison commune,

Et vous, que ferez-vous, en travaillant pour moi ?
Il faut bien qu'à son tour votre labeur m'honore
Et qu'en ces temps nouveaux j'écoute, sans émoi,
Avancer le progrès dans sa marche sonore.

Jadis, j'ai tenu bon en ma solide main
Le cor enthousiasmé des époques galliques,
Et j'entends d'autant mieux l'éveil du genre humain
Sonné par le clairon des jeunes républiques.

Que mes villes-cantons se tenant par la main,
Betz, Crépy, Nanteuil, Pont, Neuilly, Creil, comme en ronde,
Heureuses bien plus qu'hier mais bien moins que demain,
Chantent autour la liberté féconde !

En voyant chevaucher sur mes calmes sommets
Mes hussards bleus, pensez sans cesse à la Patrie ;
Appelez la victoire, et n'oubliez jamais
Que la terre de France est encore meurtrie...

Sachant de moi combien est doux le souvenir,
Vénérez le passé, mais tout se renouvelle,
Plantez et bâtissez, je saurai rajeunir
Pour que vos fils vaillants me trouvent toujours belle.

Georges AUDIGIER.



BON
DE REMBOURSEMENT

Remboursement du Guide

Toute personne qui acquitte à l'hôtel du Grand-Cerf une note d'un minimum de vingt francs, doit en même temps présenter ce Guide à la caisse où le bon sera détaché et échangé contre la somme de **un franc** en espèces.



Senlis. — Imp. E. Vignon

